

L'ASTRÉE
DE MESSIRE HONORÉ D'URFÉ,
GENTIL-HOMME ORDINAIRE DE LA CHAMBRE DV ROY,
Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances,
Comte de Chasteau-neuf, Baron de Chasteau Morand, &c.

*Où par plusieurs Histoires, & sous personnes de Bergers, & d'autres, sont
deduits les divers effects de l'honneste Amitié.*

TOME TROISIÈME.

A ARRAS,
Chez ROBERT MAUDHUY,
ET
FRANCOIS BAUDUIN
Libraires Jurez
1618.

Avec Permission.

AUX LISEURS.

En fin, Ceste troisieme partie de l'Astrée de Messire Honoré d'Urfé rompant toutes les difficultez est eschappée du Cabinet de son autheur où elle estoit detenuë comme prisonniere, & ayant passé monts & vallées vient vous entretenir de ses agreables discours. Un Cavalier bien qualifié & amy des Muses, a qui elle a esté envoyée de bonne part, desireux de contribuer à voz honnestes passe-temps me l'a mis es mains pour la vous communiquer. Le respect que je luy doibz & l'honneur que je recognois qu'avez faict à l'Autheur, employant voz loisirs à la lecture des deux precedentes, leur donnant entrée en voz honorables compagnies, m'ont faict resoudre à le servir & vous pareillement en une si bonne occasion, esperant que luy en sçaurez gré. A Dieu.

LE
PREMIER
LIVRE DE LA
TROISIÈME
PARTIE DE
L'ASTRÉE DE MESSIRE
Honoré d'Urfé.

La resolution qu'Astrée & ses compagnes avoyent prise de aller voir dans trois jours la déguisée Alexis, fut incontinent sceuë par le gentil Paris, qui l'ayant apprise de quelques Bergers qui venoyent de ce Hameau, en asseura sa Sœur & Leonide : Tout à coup cette nouvelle Druide fut atteinte de deux bien differentes passions, encores qu'elles procedassent d'un mesme sujet, par ce que sa joye n'estoit pas petite quand elle se representoit que dans trois jours elle auroit le contentement de voir la belle Astrée ; mais sa crainte n'estoit guiere moindre quand elle pensoit que si elle estoit recogneuë, sa Maistresse auroit occasion de dire qu'elle avoit contrevenu à ses commandemens, faute qu'elle n'eust voulu commettre pour la perte mesme de sa vie, & reproche qu'elle n'eust peu supporter sans mourir. Car ayant conservé son affection jusques alors pure & nette de tout blasme, elle eust beaucoup plustost esleu la mort que de la noircir de la moindre tache d'infidelité, ou de peu de respect. Et en cela le Ciel faisoit bien paroistre qu'il avoit un soin particulier d'elle, moderant par cette doutte le trop grand contentement que la prochaine veuë d'Astrée luy promettoit, qui peut estre, l'eust transportée de sorte qu'elle eust donné cognoissance de ce qu'elle vouloit tenir caché : Et toutefois, suyvant la coustume de ceux qui aiment bien, retenant plus souvent ses pensers sur les douces images que son espoir luy representoit, que sur celles de la crainte. Elle commença de trouver le terme de trois jours trop reculé, & accusoit en son impatience ceux qui l'avoient ainsi ordonné. O vous, disoit-elle, qui sans raison perdez inutilement le temps qui se pourroit bien mieux employer au contentement de cette Druide déguisée, ne sçavez vous pas qu'il n'y a rien si cher, & que l'age s'envole plus viste qu'un traict,

sans jamais plus revenir. De toutes les conditions des hommes les Pasteurs & les Bergers doyvent plus soigneusement employer le temps : Et pour mon malheur il semble que vous en vueillez estre prodigues. Helas ! Considerez que le retardement que vous mettez à mon bon-heur n'est seulement que pour vous rendre complices de la Fortune qui m'a si cruellement travaillé. Est il possible qu'il n'y en ayt plus parmy vous qui sçache aymer, ou pour le moins qui ayt pitié de ceux qui aiment ? Elle s'alloit plaignant de ceste sorte, en attendant avec beaucoup d'impatience ce troisieme jour : que si Leonide qui sçavoit tous les secrets de son cœur, & qui sembloit estre destinée à n'avoir jamais ce qu'elle desiroit, mais à contribuer seulement toute sa peine & son industrie au contentement d'autrui, n'eut accourcy ces longs jours, elle eust sans doute passé une assez fascheuse vie, mais elle la divertissoit le plus qu'il luy estoit possible par sa presence, & par les plus doux entretiens qu'elle pouvoit imaginer.

Que si cest Amant déguisé estoit pressé d'impatience, Astrée ne l'estoit pas moins pour luy, qui n'attendoit avec un moindre desir la fin de ces trois jours, qu'elle nommoit trois siecles ; parce que tous ceux qui avoyent veu nouvellement Alexis, & jadis Celadon, luy avoyent rapporté qu'il n'y avoit difference qu'en l'habit. De sorte que l'esperance de revoir bien tost en ceste Druide la ressemblance de son Berger bien aymé, luy faisoit trouver le terme encores plus long, peut estre qu'à la feinte Alexis. Et cela d'autant que son sexe estant naturellement plus debile, elle n'avoit pas tant de force de resister à ceste passion que luy. Combien eust esté beaucoup plus difficile à tous deux ceste attente, si le Berger eust sceu l'impatience d'Astrée, & si Astrée eust sceu que ce n'estoit pas la ressemblance de son Berger, mais son Berger mesme qu'elle alloit voir ? Et considerez comme Amour se jouë de ceux qui l'adorent. Il leur donne, le mocqueur qu'il est, tout ce qu'ils desirent : mais comme envieux que les mortels jouyssent de ces contentemens, qui sont les plus grands que les Dieux puissent avoir. Il leur bouche de sorte les yeux, que les ayant, ils ne les voyent, ny ne les cognoissent point, si bien qu'on peut dire ces deux Amants en effet estre bien heureux, mais malheureux en leurs pensées & imaginations : Imaginations, toutefois, qui avoyent tant de force, que ny l'un ny l'autre n'avoit point opinion que personne les égallat en leur malheur. Diane & Phillis qui s'apperceurent de la peine de leur compagne, comme bonnes amyes, & qui eussent bien voulu la soulager entierement de

tous ses ennuis, avoyent un soin extrême de la divertir. Et en ce dessein, quoy que le terme des trois mois fut écoulé, dans lequel Diane devoit juger l'affection de Silvandre & de Phillis. Si est-ce que pour donner occasion au Berger de disputer contre Phillis, & parler librement devant elles de ses passions, elles en retarderent le jugement jusques à ce qu'Astrée eust veu Alexis, esperant que la ressemblance de son visage luy donneroit quelque allegement.

Les trois jours en fin estant écouléz, & celuy qui avoit esté tant désiré estant venu, Astrée qui ne pouvoit attendre le lever du Soleil, le devança, & dés la premiere clarté de l'Aurore alla trouver ses compagnes, qui n'ayant pas tant d'affection, reposoyent aussi avec moins de passion. Et quoy qu'en y allant elle vit Silvandre au Carrefour de Mercure qui estoit couché dessus les marches du Terme ; Si est-ce que pour ne perdre un moment de temps, elle ne voulut parler à luy, afin d'estre plustost vers ces deux Bergeres que elle croyoit bien encores trouver endormies, mais qu'elle esperoit de faire haster tant plustost qu'elle y seroit. Et d'effect les ayant trouvées bien avant encores dans leur sommeil, car expressément ce jour elles avoient couché ensemble. Elle les éveille, les appelle paresseuses, & pour leur donner occasion de se lever plus promptement, leur jette en terre & couvertes & linceuls, les laissant toutes nuës sur le lict, contrevenant en cela à son humeur posée & froide, mais il la falloit excuser, estant poussée d'une passion plus forte. O Silvandre ! que tu eusses eu d'obligation à cette Bergere, si interrompant tes pensées elle t'eust emmené avec elle pour tesmoin de ceste action ? Juge quel effect ceste veuë eust causé en toy, puis qu'Astrée voyant ces beautez en demeura ravie ? Et dit en souspirant, Ha ! Diane, si vous eussiez esté la troisieme dans le Temple, pour certain Celadon vous eust donné la pomme. Et ce jour là n'eust pas esté le commencement de nostre malheureuse amitié. Astrée, luy respondit-elle, vous estes à ce matin si peu sage que je ne scaurois croire que vostre jugement soit bon : Aussi est-ce le moindre de mes soucis, que celuy de la beauté, n'y ayant plus rien au monde qui me la puisse faire desirer. Si est-ce, respondit Astrée, que venant icy j'ay rencontré une personne qui, je m'assure, esliroit plustost la mort que de souffrir la continuation de ceste volonté en vous : Et si vous l'aviez veu comme moy, renversé dessus les marches du Terme de Mercure, les bras croisez, & les yeux tendus contre le Ciel, vous croiriez que je ne ments pas. Je sçay bien, dit-elle, que vous

voulez parler de Silvandre, mais ne sçavez vous que c'est par gageure ? Les feintes, repliqua Astrée, ne donnent jamais de si veritables passions, & tenez moy pour la plus ignorante personne du monde en ceste cognoissance, si Silvandre ne vous ayme passionnément, & si ceste amitié ne l'accompagne jusques dans le cercueil, quelque traictement que vous luy puissiez faire : Car ces personnes melancoliques, & qui sont lantes & tardives à aymer, quand une fois elles s'esprennent, jamais plus leur amour ne s'esteint. Je vous avoüe, ma Sœur, respondit Diane, que dès le commencement que ceste gageure se fit, j'eus ceste mesme apprehension ; & n'eust esté que je cogneus que vous le vouliez ainsi, jamais je n'y eusse consenty, sçachant assez combien sont importuns la plus-part de ceux qui aymont, & qu'ordinairement leur opiniastreté procede de vouloir vaincre ce qu'ils jugent de plus mal-aisé : mais puis que le mal de ce Berger est procedé de la permission que vous luy avez fait avoir de librement m'entretenir de ces discours, qui vous font juger ce que vous dites, je suis resoluë qu'aujourd'huy sera le dernier jour qu'il en aura la permission : car en la presence d'Alexis & de Leonide je donneray le jugement de Phillis & de luy : aussi bien les trois Lunes sont escoulées, & le retardement que j'y ay mis n'a esté que pour le desir que j'avois que Leonide vid la fin de ceste action, comme desja elle avoit assisté au commencement. Astrée se teut pour ne luy desplaire : mais Phillis prenant la parole. Et quoy ma Sœur, luy dict-elle, avez vous opinion que quand vostre jugement sera donné s'il vous ayme, il cesse de vous aymer ? J'ay opinion, respondit Diane, qu'il ne parlera pas à moy de la sorte qu'il a fait, & que s'il m'ayme il en aura toute la peine. O Diane, repliqua Phillis, vous l'entendez mal : A ceste heure vous pouvez feindre que tout ce qu'il vous dit, c'est pour nostre gageure, au lieu que quand ceste couverture n'y sera plus, vous serez obligée de recevoir ses paroles à bon escient. Je sçay bien, reprit Diane, que ce que vous dictes est vray, mais s'il parle à moy autrement qu'il ne doit, je le traiteray en façon qu'il n'y retournera pas la seconde fois. Phillis alors se mettant à rire, ô ma compagne, luy dict-elle, nous en avons bien veu d'autres qui avoyent fait ces mesmes resolutions, & qui en fin ont esté contraintes de les changer : car dictes-moy je vous supplie, s'il continuë à vous en parler apres la premiere defence que vous luy en aurez faite, Que sera-ce pour celà ? le tuerez-vous s'il y contrevient ? Je ne le tueray pas, respondit Diane, mais je parleray bien à luy, de sorte que s'il m'ayme il

craindra de ne me plus importuner, & s'il ne m'ayme pas, il [prendra] <plaindra> pas sûre, VER autres éd. <Le texte est complètement différent ; on n'a pas de point de comparaison. Il n'est même pas question de variantes, c'est carrément autre chose, sans doute pour se démarquer clairement de cette publication non souhaitée> la peine de feindre plus avant. Au contraire, luy repliqua Phillis, s'il ne vous ayme pas il ne se souciera guere de vous desplaire, & s'il vous ayme, son affection l'empeschera de vous obeyr en chose qui contreviennent à son amour : car, ma Sœur, soyez assurée qu'une violente passion peut bien en quelque sorte estre fléchie, mais non pas du tout rompuë, & que de mesme une extrême amour peut bien estre contrariée, mais non pas effacée entierement, vous verrez qu'il obeyra pour quelque temps à vos rigoureuses defences : mais peu apres il rompra toutes difficultez, & comme un torrent qui rencontre en son cours quelques empeschemens, au commencement s'arreste, puis peu à peu se renforçant non seulement il emporte ceste defence, mais surmontant ses propres bords, inonde, & assable tous les champs d'alentour. De mesme, dis-je, vous verrez qu'apres s'estre contraint quelques jours, son affection l'emportera par dessus toutes vos defences, & Dieu vueille que ce ne soit avec tant de violence que chacun ne ne le recognoisse. Et si celà avient comme vous devez croire qu'il aviendra, qu'est-ce que vous luy ferez de plus que de renouveler encores ces premieres defences ? Je veux bien qu'elles soyent plus rigoureuses, mais en fin ce ne seront que des paroles, & croyez-moy qu'elles ont fort peu de force sur ceux qui ayment, comme je croy que fait Silvandre. Ma Sœur, adjousta froidement Diane, je n'ay encores veu de ces opiniastres dont vous parlez, & quand j'en rencontreray je chercheray les moyens de m'en defaire, ne croyant pas que le Ciel nous ait fait si miserables, que nous ayant desnié la force, il ne nous ait donné la prudence pour nous conserver.

Ainsi alloient discourant ces belles Bergeres ce pendant que elles s'habilloient, & desja estant prestes, apres avoir donné la charge de leurs trouppeaux à quelques jeunes enfans qui demeuroyent au logis, elles s'acheminèrent au carrefour de Mercure, où chacun se devoit assembler, pour de là s'acheminer vers Alexis. Silvandre qui l'avoit sçeu, avoit devancé tous les autres, comme celuy qui n'avoit contentement que quand il voyoit Diane. Et de fortune les premiers qui vindrent furent ces trois belles Bergeres, qui en chemin rencontrèrent Lycidas. Lors que elles y

arriverent Silvandre chantoit, & estoit tellement ravy en son imagination, qu'encores qu'elles fussent tout aupres de luy, si est-ce qu'il ne les appercevoit point : Les paroles qu'il disoit estoient telles.

SONNET.

*Penser qui m'eslevant d'un vol trop volontaire
Sur l'aisle du desir ne vois sa trahison,
Et qui dedans le Ciel veux bastir la prison
D'un cœur outrecuidé que penses-tu de faire ?*

*Penser ne vois-tu pas qu'il seroit necessaire
Pour suivre ton dessein, de changer la raison,
Ou r'appeller encor' ma premiere saison
Pour au moins m'excuser si je suis temeraire ?*

*Je vois bien que tu dis qu'en un sujet si beau
Il vaut mieux que la Mer nous serve de tombeau,
Et qu'Amour dans la perte a mis la recompense.*

*Mon penser il est vray, je ne t'en dédis pas,
Mais pour n'estre deceus n'ayons donc esperance
De nul autre bon-heur que de ce beau trespas.*

Diane le voyant en cest estat, cogneut bien qu'Astrée & Phillis luy avoient dit la verité, & qu'il se preparoit un grand combat pour elle, parce que depuis la mort de Filandre elle n'avoit jamais eu ressentiment de bonne volonté que pour ce Berger. Et toutefois n'estant point resoluë d'aimer, ny d'estre servie, elle se voyoit contrainte d'user d'extrême rigueur contre l'affection de Silvandre, & peut estre en quelque sorte contre la sienne propre. Durant ces pensées, Phillis qui aimoit Silvandre, depuis qu'en partie il avoit esté cause de faire cesser la jalousie de Lycidas, en eust pitié, & se tournant vers Diane elle luy dit fort bas en l'oreille. J'avoüe, ma Maistresse, que ce Berger vous aime mieux que moy, & crains fort que si vous estes juste juge je ne perde ma cause : Et parce que Diane ne luy respondit rien, lors qu'il eust finy ses vers elle feignit selon sa coustume, de le contrarier. Et quoy, Berger ? dit-elle, en le surprenant, faites vous si peu

de compte de la compagnie qui est icy, que vous ne daignez seulement la regarder ? Silvandre s'estant réveillé à ceste voix, car il estoit dans ses pensées, comme dans un profond sommeil, se releva promptement. Et apres avoir salüé ces Bergers : J'avoüe, dit-il, à ce coup que Phillis m'a obligé, encores peut estre, que son intention ait esté tout autre. Votre ingratitude, respondit Phillis, est si grande envers moy, que je ne conseilleray jamais personne de vous obliger, puis que vous le reconnoissez si mal. Est-ce ainsi Berger que vous me remerciez de la peine que j'ay prise de vous advertir de vostre bien, en vous faisant avoir la veüe de ce que vous dites que vous aymez ? Quand ce ne seroit que l'incivilité dont vous usiez en ne rendant l'honneur à ces Bergeres que vous leur deviez, encores me seriez vous infiniment redevable, & devriez user d'autre reconnoissance que vous ne faites. Silvandre respondit froidement à ceste Bergere. Vous me faites souvenir, Phillis, de ces Chevres, qui apres qu'on a remply le vase de leur laict, donnent du pied contre, & le cassent : car apres m'avoir en quelque sorte obligé, vous rompez ceste obligation par les reproches dont vous usez envers moy. Et d'autant qu'elles me sont aussi difficiles à supporter comme à ne reconnoistre une grace quand je l'ay reçeuë, je suis contraint de leur respondre, apres avoir avoüé encores une fois que je vous suis redevable, mais non pas tant que vos reproches veulent nous persuader : car qu'est-ce que je vous dois, & qu'avez vous fait pour moy ? celà mesme que feroit l'aboy de Driopé si quelqu'un survenoit quand Diane est endormie. Je confesse toutefois que la peine que vous y avez prise merite d'estre recogneuë, mais quelle reconnoissance vous doit on ? celle là mesme que Diane a accoustumé de faire à son cher Driopé, lors qu'il a fait quelque chose qui luy a esté agreable ? que si vous luy demandez quelle elle est, elle vous dira que pour toute recompence elle luy met la main sous le menton, l'approche de sa joüe, & luy donne deux ou trois petits coups sur la teste : Puis que vous n'avez rien fait d'avantage pour moy, vous devez estre contente de la mesme caresse ? Astrée & Diane ne se peurent empescher de rire de ceste plaisante response. Et Lycidas mesme, lors que Diane ayant repris son haleine dit à Silvandre, Encores oubliez vous Berger, que quelquefois pour le caresser d'avantage, je luy crache au nez. S'il ne tient qu'à cela ma Maistresse, dit Silvandre, que je ne sorte de l'obligation que je luy ay, j'y satisferay tout à ceste heure. Et à ce mot s'avança, faisant semblant de luy vouloir prendre le dessous du

menton, mais elle se recula, & feignant un visage severe, dit au Berger. Si vous satisfaite à toutes vos debtes avec mesme monoye, je suis d'avis que ceux à qui vous devez vous en quittent aussi bien que je fay, puis que le payement en est si mauvais : & toutesfois, ingrat, si ne pouvez vous nier que l'obligation que vous m'avez ne soit grande, quand ce ne seroit que pour avoir changé vos fascheuses pensées en la veuë de ceste belle Diane. Ceste obligation, dit-il, est grande, si elle est telle que vous la dittes, mais par ce que tout present qui vient de l'ennemy peut estre soupçonné de trahison, pourquoy ne diray-je qu'en ce bien que vous m'avez fait vostre dessein ayt esté tout au contraire ? Et quel, repliqua Phillis, pourroit-il avoir esté ? Vous avez peut-estre pensé, dit-il, que les rigueurs de ma Maistresse me donneroient plus de peine que l'incertitude de mes pensées, ou bien par ce que vous sçavez que plus on voit la chose aimée, & plus l'amour s'en augmente, vous avez creu ne me pouvoir faire mourir plus promptement qu'en me faisant voir ceste Bergere, sçachant bien que j'augmenterois de sorte ma flamme en voyant sa beauté, que j'en serois bien-tost consommé. Mais, Phillis, ne croyez pas que je refuse cette mort, puis que je sçay bien que je ne la puis eviter, & qu'il n'y a vie qui soit plus desirable.

Ceste dispute eust bien plus longuement duré entre ce Berger & ceste Bergere, n'eust esté qu'ils virent desja assez prez d'eux une grande troupe qui se venoit assembler au carrefour de Mercure, pour de là s'en aller tous ensemble voir Alexis. Et par ce que pour se desennuyer ils alloient chantant tour à tour, Silvandre se teust pour escouter un Berger qui disoit tels vers.

STANCES.

*Esprit plus dangereux que la mer n'est à craindre,
Et de qui l'amitié m'apprend à desaimer :
N'esperez que vos feux puissent plus r'allumer,
Ce qu'ils peurent estaindre :
C'est un peu sage Nocher
Qui battu de mesme orage,
Contre le mesme Rocher
Se perd d'un second naufrage.*

*Vous estes plus glissant qu'un glissant precipice,
Plus on vous veut serrer, & moins on vous estraint :
Malheureux est celuy que le Ciel a contraint,
A vous faire service :
Vous estes pour son tourment,
Luy Sisiphe, & vous la roche
Qui retumbe incessamment,
Quand du sommet elle approche.*

*Vostre ame qui sans chois brusle de toute flame,
Sous tant de divers feux estouffa mon ardeur :
Par un contraire effect, produisant la froideur,
Dont se gelle mon ame :
Par des contraires, en l'air,
On oit gronder le tonnerre,
Qui devancé d'un esclair,
Fait trembler toute la terre.*

*Ce n'est donc sans raison, si dénoüant mes chaines,
Je sorts de la prison où j'ay languy pour vous :
Je vivray bien contant de faire voir à tous,
Que vos armes sont vaines :
Et pour marque de vainqueur,
Je paindray pour mes trophées
Des flames dessous un cœur :
Mais des flames estouffées.*

Ce Berger qui chantoit, fut bien tost recogneu pour estre Corilas, qui se souvenant encores des tromperies de Stelle, ne pouvoit cacher la haine que veritablement il avoit conceuë contre elle. D'autre costé, la Bergere apres l'avoir recherché, & recogneu qu'elle y perdoit son temps, changea aussi son amitié en haine : Ce qui estoit tellement recogneu de chacun, que l'on les nommoit ordinairement les amis ennemis, à ce coup la Bergere ne luy respondit point, par ce qu'au mesme temps qu'elle voulut ouvrir la bouche, Hylas se mit à chanter à haut de teste tels vers.

SONNET.

*Si l'Amour est un bien comme on nous fait entendre,
Le bien communiqué, ce me semble, vaut mieux,
Qui sera le Timon severe & sourcilleux,
Qui reprendra le mien plus je pourray l'estendre.*

*Si c'est un mal aussi, qui me sçauroit deffendre,
De finir promptement ce qu'un dit vicieux ?
Soit donc ou bien ou mal d'aymer en divers lieux,
Ou de cesser d'aymer nul ne m'en peust reprendre.*

*Les Cieux s'aiment entr'eux, & d'un lien d'aimant,
L'un avec l'autre Amour estraint chasque Element :
Et n'aymeray-je pas ne voyant rien qui n'ayme ?*

*La nature en changeant fait tout changer çà bas,
Rien n'est en l'Univers qui ne change de mesme :
Et voyant tout changer, ne change-ray-je pas.*

A ces dernieres paroles, ces Bergers & Bergeres se trouverent si pres d'Astrée & de ses compagnes, qu'elles furent contraintes de s'acheminer vers ceste troupe pour les saluër : Et par ce que le Soleil commençoit d'estre fort haut, & que la plus-part de ceux qu'ils attendoyent estoient desja arrivez, ils s'acheminerent vers le Temple de la bonne Deesse, où la venerable Chrisante les attendoit pour leur donner à disner : car ayant sçeu leur deliberation, & voulant rendre elle aussi ce mesme devoir à la belle Alexis, elle les avoit priées de passer à Bonlieu, à fin de se mettre dans leur troupe. Ces belles Bergeres qui creurent que ceste compagnie leur seroit fort honorable ne luy refuserent ceste requeste.

Ce pendant Alexis qui estoit pressée d'une impatience qui n'estoit guiere moindre que celle d'Astrée, s'estoit levée aussi tost que le jour, & sortant incontinent apres du logis pour devancer en quelque sorte la venue de la belle Astrée, estoit allée dans le petit boccage d'où se voyoit presque

toute la plaine de Forests : Et de là jettans les yeux sur le cours de la delectable riviere de Lignon, elle les arresta bien tost à l'endroit où elle jugeoit que fust le hameau d'Astrée. Et se representant l'heureuse vie qu'elle y avoit passée lors qu'en ses propres habits, & non point sous un nom emprunté, il luy estoit permis de vivre aupres de sa Bergere : Que de soupirs luy desroba ceste pensée, & que d'agreables souvenirs luy remit ceste veüe en la memoire : mais que de desirs la vindrent assaillir quand elle se representa que ce jour estoit celuy qui luy devoit rapporter en quelque sorte les contentemens passez. La representation que sa memoire luy faisoit des felicitez qu'elle y souloit jadis avoir redoubla son impatience, luy semblant qu'il n'y avoit rien en l'Univers qui meritast de luy retarder si longuement ce bien futur : Et sur ceste longue attente apres avoir quelque temps demeuré serrée en sa pensée, elle profera fort haut ces paroles :

SONNET.

*O Moments paresseux, traitez si lentement,
O jours longs à venir, longs à clorre vos heures,
Qui vous tient endormis en vos tristes demeures ?
Vous souliez autrefois passer si vistement.*

*Ce n'est pas sans raison que ce retardement,
Presse ma patience & faict que je le pleure,
Puis qu'en si vaine attente il faudra que je meure,
Sans avoir ce bon-heur attendu longuement.*

*Moments vous estes jours, jours vous estes anneés,
Qui de vos pas de plomb n'estes jamais bornées,
Que les siecles plus longs vous n'alliez esgallant.*

*Penelope de nuict défaisoit sa journée,
Je croy que le Soleil va ses pas r'appellant,
Pour prolonger le jour & ma peine obstinée.*

Cette pensée l'eust longuement entretenuë si Leonide ne l'en eust divertie : Ceste Nymphé qui ne pouvoit assez bien amortir ces flames qui la souloyent brusler pour Celadon, se plaisoit de sorte en la compagnie d'Alexis, qu'elle ne l'abandonnoit que le moins qu'il luy estoit possible. Et parce que le sage Adamas avoit bonne memoire de ce que Silvie luy en avoit dit, encores qu'il recogneust assez l'extrême affection que le Berger portoit à la belle Astrée, si ne pouvoit-il s'empescher de vivre en une peine extrême, sçachant bien que sa niepce n'estoit pas si peu agreable, qu'elle ne peust pour quelque temps faire oublier à un jeune cœur tous les devoirs de la loyauté : Et ceste consideration eust bien eu tant de force sur luy, que jamais il n'eust permis que ce jeune Berger fust entré en sa maison, sous le nom & les habits de sa fille Alexis, si l'Oracle ne luy eust promis que quand Celadon auroit son contentement, sa vieillesse aussi seroit contante pour jamais : car y estant si fort interessé, il choisist plustost la peine de veiller de pres les actions de l'une & de l'autre, que de perdre le bien que le Ciel luy en promettoit. Et par ce qu'il ne pouvoit tousjours estre aupres d'elles, d'autant que les affaires & domesticques & publicques l'appelloyent bien souvent ailleurs, il avoit commandé à Paris de ne les abandonner point, de peur que Alexis ne s'ennuyast si elle demeuroit seule.

Ce matin, aussi tost qu'il sceut qu'elles estoyent hors du logis, & que Paris trop long à s'habiller n'estoit avec elles, il sortit incontinent apres, & suyvant sa niepce fut presque aussi tost qu'elle dans le boccage, où Alexis avoit desja quelque temps entretenu ses pensées. Le bruit que la Nymphé fit en arrivant luy fit tourner le visage vers elle, & appercevoir la venuë du Druide, à qui elle portoit un si grand respect, qu'encores qu'elle eust mieux aymé demeurer seule pour avoir plus de commodité de penser en Astrée : Si est-ce que feignant le contraire, elle l'alla trouver & luy donner le bonjour avec un visage plus joyeux que de coustume, dequoy Adamas s'estant pris garde, apres luy avoir rendu son salut, il luy dit, Que le bon visage qu'il luy voyoit à ce matin, luy estoit un presage que ceste journée luy seroit heureuse. Dieu vueille, mon Pere, respondit Alexis, que vous en receviez du contentement : car quant à moy je n'en espere point que par ma mort, que si vous me voyez plus joyeuse que de coustume, c'est que tous les jours que je paracheve, il me semble avoir approché d'autant la fin du supplice que la fortune m'a ordonné ; imitant en cela ceux qui sont

contraints de faire un long & penible voyage, & qui tous les soirs quand ils sont arrivez à la fin d'une journée, content la quantité des lieuës qu'ils ont faites, leur semblant que c'est autant de diminué de la peine qu'ils doivent avoir. Le Druide luy respondit froidement : Mon enfant, ceux qui vivent sans esperance d'allegement en leurs miseres, offensent non seulement la providence de Tautates, mais aussi la prudence de ceux qui ont pris le soing de leur conduite : Et en cela j'aurois occasion de me plaindre doublement de vous, d'un costé pour le tiltre de Druide que j'ay en ceste contrée, à cause de l'offense que vous faites à Dieu, & de l'autre, comme Adamas, de celle que vous me faictes, puis que l'Oracle vous a remis entre mes mains. Mon Pere, respondit Alexis, je serois tres-marry d'offenser nostre Tautates, ny vous aussi : & si mes paroles n'ont peu me bien expliquer, je vous diray que mon intention n'a pas esté de douter de la providence de nostre grand Dieu, ny de vostre prudence : mais ouy bien de croire que sa volonté n'est pas de me donner jamais contentement tant que je vivray, & que mon malheur est si grand qu'il surpasse toute la prudence des humains. Il faut que vous sçachiez, reprit Adamas, que la méconnoissance d'un bien receu fait bien souvent retirer la main du bien-faicteur, & la rend plus chiche qu'elle n'estoit auparavant : Prenez garde que vous ne soyez cause que le Ciel en fasse de mesme, car vous reconnoissez si mal celuy qu'il commence de vous faire, qu'avec raison vous pouvez craindre qu'au lieu de continuer il ne vous charge de nouveaux supplices. Ne considerez-vous point qu'ayant demeuré perdu si longuement dans un sauvage rocher, où il n'y avoit que luy & vous qui vous y sceussiez, il y a conduit par hazart Silvandre pour vous donner quelque consolation ? Et pour la rendre encores plus grande, n'a-t'il faict qu'Astrée mesme vous y soit allé trouver ? que vous l'ayez veüe, voire que vous l'ayez presque oüye, & les plaintes qu'elle faisoit pour vous ? Quel commencement de bon-heur pouviez vous esperer plus grand que celuy-là ? Je ne vous mets point icy en conte les visites de Leonide & de moy, car peut estre vous ont elles esté importunes ; mais si feray bien la pensée qu'il me donna de vous conduire chez moy, sous le nom & souz les habits de ma fille Alexis, par ce que c'est de luy, sans doute, qu'elle vint : d'autant que faisant dessein de vous remettre au comble de vos felicitez, il a voulu que comme la fortune, sans que vous ayez fait faute, vous a ravy vostre bien : de mesme il vous soit rendu sans que vous y ayez en rien contribué. Et d'effect, quel

commencement est celuy-cy ? Et croyez vous que sans son ayde particuliere ces habits qui vous couvrent peussent abuser les yeux de tant de personnes ? Qui est-ce de tout vostre hameau, mesmes de vos amis plus familiers qui ne vous ayt veu & mécoigneu ? Il n'y a pas eu jusques à vostre frere qui n'y ayt esté trompé : Et là ne s'arrestant les faveurs de Tautates, n'a-t'il pas mis en la volonté d'Astrée de vous venir visiter ? Et pouvez-vous desirer un commencement plus favorable pour vostre restablissement ? Et toutesfois plein de méconnoissance vous vous plaignez, ou pour le moins ne recevez ces bien-faits de bon cœur : Prenez garde, mon enfant, vous dis-je encor un coup, que vous ne le faciez courroucer, & que changeant les biens aux maux il n'appesantisse de sorte sa main sur vous que vous ayez juste occasion de vous douloir. Mon Pere, respondit Alexis, je recognois la bonté de Tautates, & le soing qu'il vous plaist avoir de moy mieux que je ne le sçauerois dire, mais cela n'empesche pas qu'il ne me reste encores assez de maux pour m'arracher de la bouche les plaintes que je fais : car je suis comme le pauvre malade que mille sorte de douleurs affligent tout à coup, encores que l'on luy en oste quelques unes, il luy en reste tant d'autres que les plaintes justement luy peuvent estre permises.

Le Druides luy vouloit respondre lors qu'il vit venir Paris, car de peur qu'il n'entendist leur discours, & que par ce moyen il recognut que ceste Alexis déguisée n'estoit pas sa sœur, il fut contraint de remettre à une autre fois ce qu'il luy vouloit dire : Et ce pendant la prenant par la main, & se mettant entre-elle & Leonide, il commença de se promener parmy ce boccage, faignant de n'avoir point veu Paris qui arriva presque en mesme temps, mais si propre en ses habits de Berger, qu'il estoit aisé à cognoistre qu'Amour avoit esté celuy qui ce matin l'avoit habillé : Il est vray que s'il y avoit esté soigneux, Leonide qui en se flattant avoit opinion que sa beauté ne devoit guere ceder à celle d'Astrée, n'y avoit pas espargné l'artifice ny tous les avantages qu'elle se pouvoit donner, afin qu'Alexis la voyant ainsi parée, & faisant comparaison d'Astrée à elle, la simplicité de l'habit de la Bergere ternist en quelque sorte sa beauté naturelle. Alexis seule vestuë comme de coustume sembloit ne se gueres soucier de ceste visite, encores que ce fust celle qui y avoit le plus d'interest : mais n'en voulant donner cognoissance à personne, elle ne voulut rien adjouster à son habit ordinaire ; outre qu'elle sçavoit assez que ce n'estoit plus la beauté qui luy

devoit redonner le bon-heur qu'elle desiroit, mais la seule fortune : tout ainsi que seule & sans raison elle le luy avoit osté, & toutefois en cet habit simple & sans artifice elle paroissoit si belle, que Leonide n'en pouvoit oster les yeux.

Après quelques propos communs, Paris qui estoit passionnément amoureux de Diane, & qui pour luy estre plus agreable, avoit pris les habits de Berger, ne pouvant attendre sa venuë, dit au sage Adamas, que s'il le luy permettoit il iroit volontiers trouver ces belles Bergeres, qui devoient venir visiter sa sœur, pour les conduire par un chemin plus court & plus beau, qu'il avoit appris depuis peu. Le Druide qui sçavoit bien l'affection qu'il portoit à Diane, & qui n'en estoit point marry, pour les raisons que nous dirons cy après, loüa son dessein, luy remontrant que la courtoisie entre toutes les vertus, estoit celle qui attiroit plus le cœur des hommes, & qui estoit aussi plus propre & naturelle à une personne bien née. Avec ce congé Paris prit incontinent le chemin de Lignon, & descendant à grand pas la colline, quand il eust passé sur le pont de la Bouteresse, il suivit la riviere, prenant un petit chemin à main droite, qui en fin le conduisit dans le bois où estoit le vain tombeau de Celadon ; & passant plus outre parvint au pré qui estoit devant le temple d'Astrée : Mais à peine avoit-il mis le pied dedans, qu'il apperçut à l'autre costé deux hommes à cheval, dont l'un estoit armé, & avoit en la main droite un gesse, en l'autre un escu, le heaume couvert par derriere d'un grand panache blanc & noir, qui alloit flottant jusques auprès de la croupe du cheval, le corselet & les tassettes escaillées, & les mougons enlevez en muffles de lyons, qui sembloient de vomir la cane du Brasal, la cotte de maille descendant jusques auprès de la genoüilliere, où les greves s'attachoyent à boucles d'argent, son espée mousse, & qui sembloit de se tourner presque en demy cercle, pendoit à son costé, & l'escharpe qui luy servoit de baudrier estoit de la mesme couleur que le panache, qui rompuë en divers lieux ne sembloit estre que le reste des bois, & d'un long voyage aussi bien que son panache.

Aussi tost que Paris l'apperçut, se souvenant de ce qui estoit autrefois advenu à Diane, lors que Filidas & Filandre furent tuez, il se rejetta dans le bois, & toutefois desireux de sçavoir ce qu'ils feroient, les alla accompagnant des yeux à travers les arbres. Il vit donc qu'aussi tost qu'ils furent entré dans le pré, & qu'ils eurent apperçeu l'agreable fontaine, qui estoit à l'entrée du Temple, le Chevalier mit pied à terre, & l'autre,

qu'il jugea estre son Escuyer, courant promptement, luy tint l'estrier & print son cheval, que débridant, sans respect du lieu, il laissa paistre l'herbe sacrée : Ce pendant le Chevalier se coucha aupres de la fontaine, où s'appuyant d'un coude, & s'estant d'effait de l'autre main son heaume, prit deux ou trois fois de l'eau dedans la bouche, & s'en rafreschit & lava le visage. Paris le voyant desarmé, creut que son intention n'estoit pas de faire du mal à personne, & ceste opinion luy donna la hardiesse de s'en approcher d'avantage, se cachant toutefois le plus qu'il pouvoit dans l'espaisseur des arbres, entre lesquels il vint si prez d'eux, qu'il pouvoit voir & oyr tout ce qu'ils faisoient & disoient ; d'abord il remarqua que ce Chevalier estoit jeune & beau, quoy qu'il parut en son visage une extrême tristesse, & apres considerant ses armes, il jugea qu'il estoit Gaulois, n'estant gueres differantes de celles qu'il avoit accoustumé de voir, & de plus qu'il estoit amoureux : car il portoit, d'argent, à un Tygre, qui se repaissoit d'un cœur humain, avec ce mot :

Tu me donnes la mort, & je soustiens ta vie.

Il eust peut-estre regardé toutes ces choses plus long temps & plus particulierement s'il n'en eust esté empesché par les souspirs de ce Chevalier, qui ayant tenu quelque temps les yeux immobiles sur la fontaine, revenant en fin en luy mesme, comme d'un profond sommeil, avec des sanglots qui luy sembloient de luy devoir arracher la vie : il vit que levant les yeux au ciel, il dit assez haut à mots interrompus, telles paroles.

SONNET.

*Faut-il encor se flatter d'esperance,
Faut-il encor escouter ses appas ?
Faut-il encor marcher dessus les pas,
De ceste fille & trompeuse creance ?
N'avons-nous point encor la cognoissance,
Que nostre bien pend de nostre trespas :*

*Et que l'honneur desormais ne veut pas,
Que nous ayons plus longue patience ?*

*Ces maux, ces morts, ces tourments infinis,
Jamais de nous ne se verront bannis,
Et seulement nous vivrons à l'outrage.*

*Celui qui peut tant d'offences souffrir,
Sans promptement se resoudre à mourir,
A bien un cœur, mais n'a point de courage.*

Ces paroles furent suivies de plusieurs soupirs, qui en fin changez en sanglots, furent accompagnez d'un torrent de larmes, qui coulant le long de son visage, s'alloyent mesler avec l'eau de la fontaine : Quelque temps apres s'estendant du tout en terre, & laissant aller negligemment les bras, il devint pasle, & le visage luy changea ; de sorte que son Escuyer qui avoit tousjours l'œil sur luy, le voyant en cet estat de peur qu'il n'évanouyt, y accourut promptement, le mit en son giron, & luy jetta un peu d'eau au visage, si à temps que n'ayant du tout perdu la cognoissance & les forces, il revint plus aisément en luy-mesme : mais ouvrant les yeux & les haussant lentement contre le Ciel. O Dieu ! dit-il, combien vous plaist-il que je languisse encores ? Et puis relevant les bras, il joignit les mains sur son estomach, que ses yeux noioyent d'une si grande abondance de larmes, que son Escuyer ne se peut empescher de soupirer : dequoy s'appercevant. Et quoy Halladin, luy dit-il, tu soupires ! ne sçais-tu pas qu'il n'y a personne au monde à qui il doive estre permis qu'à moy, si pour le moins ceste permission doit estre donnée au plus miserable qui vive ? Seigneur, respondit l'Escuyer, je soupire à la verité, mais plus pour voir un si grand changement en vous que pour le desastre que vous plaignez : Car estre trompé d'une femme, estre trahy d'un rival, que la vertu s'acquiere des envieux, & que la fortune favorise quelquefois leurs desseins, je ne trouve cela nullement estrange, puis que c'est presque l'ordinaire : mais je ne me puis assez estonner de voir ce courage de Damon, que jusques icy j'ay creu invincible, & duquel vous avez rendu tant de preuves, & pour lequel vous avez tant esté estimé & redouté des amis & des ennemis fléchir à ceste heure, & se laisser abbatre sous un accident si commun, & auquel les

moindres courages ont accoustumé de resister : Est-il possible, Seigneur, que quand ce ne seroit que pour ne point mourir sans vengeance vous ne vueillez vous conserver jusques à ce que vous ayez trouvé Madonthe, pour en sa presence tirer raison de ceux qui sont cause de vostre desplaisir ? Considerez pour Dieu qu'une calomnie qui n'est point averée tient lieu de verité, & que cela estant, Madonthe a eu raison de vous traiter comme elle a fait. A ce nom de Madonthe, Paris vit que le Chevalier reprenoit un peu de vigueur, & que tournant les yeux à costé, comme essayant de regarder celuy qui parloit à luy : Il luy respondit d'une voix assez lente. Ah ! Halladin mon amy, si tu sçavois de quels supplices je suis tourmenté, tu dirois que c'est faute de courage, pouvant mourir, de les souffrir plus longuement ? Dieu qui voyez & oyez mes injustes douleurs, & mes justes plaintes, ou donnez-moy la mort, ou ostez moy la memoire de tant de desplaisirs. Les Dieux, répondit l'Escuyer, se plaisent autant à favoriser de leurs graces ceux qui essayent avec courage & prudence de s'ayder eux-mesmes en leurs infortunes, qu'à combler de disgrace ceux qui perdant & le cœur & le jugement, ne sçavent recourir qu'aux prieres & aux vaines larmes. Pourquoy pensez-vous qu'ils vous ayent donné une ame plus genereuse qu'à tant d'autres personnes ? Croyez vous que ce soit pour en user, & vous en servir seulement aux prosperitez, ou aux rencontres de la guerre ? C'est, Seigneur, pour en produire les effects en toutes les occasions qui se presentent, & principalement aux adversitez : Afin que ceux qui verront ces vertus en vous loüent les Dieux d'avoir mis en un homme tant de perfections, & que les considerant en vous, ils ayent cognoissance de celle de l'ouvrier. Et voudriez vous maintenant trahir leur intention, & les esperances que chacun a eu de vous ? je me souviens, Seigneur, d'avoir ouy dire à ceux qui vous ont veu en vostre enfance, & en vostre plus tendre jeunesse, que dés le berceau vous donniez cognoissance d'un courage si relevé, & si genereux, que chacun jugeoit que vous seriez en vostre temps exemple à chacun d'une ame invincible : Et voudriez vous bien pour si peu démentir de si favorables jugemens ? Plusieurs femmes ont creu chose honteuse de fléchir aux coups de la fortune : Et quoy qu'elles soyent d'un naturel soubmis & fléchissant, si est-ce que s'estant vertueusement opposées à ses desseins, elles l'ont bien souvent contrainte de les changer. Et vous qui estes né homme, dont le seul nom vous commande d'estre courageux. Vous qui estes Chevalier nourry parmy les

plus durs exercices de la guerre ; Vous qui vous estes acquis tant de reputation dans les plus grands perils : Vous, dis-je, en fin qui estes ce Damon, qui n'a jamais rien trouvé de trop hazardeux ny de trop difficile, pour la grandeur de son courage, vous laisserez vous tellement abbattre par cet accident, & abbattu perdrez vous de sorte le courage, que vous vueillez mourir sans une seule action, je ne diray pas digne du nom de Chevalier que vous portez, mais de celuy là d'homme seulement ? Halladin, Halladin, respondit le Chevalier en souspirant, toutes ces considerations seroyent bonnes en une autre saison, ou à un autre homme que je ne suis pas ? Helas ! quelle action puis-je faire qui me contente, sinon de mourir, puis que toutes les autres déplaisent à celle pour qui seule je veux vivre ? Tu sçais bien que Madonthe est la seule chose que je desire : mais puis qu'elle est perduë pour moy, que veux-tu que je desire plus que la mort, si je n'ay plus d'esperance de trouver quelque relasche à mes peines, qu'en elle seule ? Mais comment sçavez vous, respondit l'Escuyer, que ceste Madonthe soit perduë pour vous ? Mais toy-mesme, dit le Chevalier, comment sçais tu qu'elle ne le soit pas ? Permettez moy, repliqua-t'il, de vous dire que je le puis mieux sçavoir que vous : Car, Seigneur, quand vous me commandastes de luy porter vostre lettre & la bague de Tersandre, & à ceste meschante de Lerieane le mouchoir plein de vostre sang, je les rencontray de fortune ensemble ; & quoy que la perfide & malheureuse qui est cause de vostre mal demeurast immobile au message que je luy fis de vostre part, si est-ce que je vis premierement paslir Madonthe, puis trembler, & en fin voyant vostre sang & oyant vostre mort, elle fust tombée de sa hauteur si on ne l'eust soustenuë, tant elle fut surprise de douleur : Et si je vous eusse creu en vie il n'y a point de doute que je vous en eusse apporté quelques bonnes nouvelles. O Halladin mon amy, dit le Chevalier, que voila une foible conjecture ! si tu cognoissois le naturel des femmes, tu dirois avec moy que ces changemens procedent plustost de compassion que de passion : car il est certain que naturellement toute femme est pitoyable, & que la compassion a une tres-grande force sur la foiblesse de leur ame, naturel que mal aisément peuvent-elles si bien changer, qu'il n'y en demeure tousjours quelque ressentiment. Et c'est de là d'où vient ce que tu as remarqué en Madonthe : Mais, ô Halladin ! ce n'est ny pitié ny compassion, mais Amour & passion que je desire d'elle, & c'est ce que pour moy tu ne verras jamais en son ame. O Dieux, s'escria l'Escuyer, & à

quoy estes vous reduit ! puis que vous estes vous mesme le plus cruel ennemy que vous ayez ? Je n'eusse jamais pensé qu'un desplaisir eust peu de ceste sorte changer le jugement : Mais soit ainsi que Madonthe ne vous ayme point, si toutefois, vaincu d'amour vous en desirez les bonnes graces, quelle apparence y a-t'il que vous ne deviez aller où elle est, & non pas fuyr comme vous faites, & les hommes, & les lieux habitez ? Puis, dit-il, que la haine s'augmente, plus on voit la chose haïe, ne fuy-je pas avec raison la veüe de Madonthe, en ayant recogneu la haine ? Et si estant privé de ce qu'on desire, tout ce que l'on voit est desagreable : Pourquoi trouves-tu tant estrange que ne pouvant voir Madonthe je ne vueille voir personne ? Ne sois point si cruel, Halladin, que de me ravir encores ce peu de soulagement qui me reste. Mais qu'est-ce, Seigneur, repliqua l'Escuyer, que vous cherchez en ces lieux champestres & sauvages ? La mort, dit le Chevalier : car c'est d'elle seule que j'espere quelque allegement. Si cela est, adjousta l'Escuyer, encor vaudroit-il mieux aller mourir devant les yeux de Madonthe, pour luy faire voir que vous mourez pour elle, que non pas de languir comme vous faites parmy les rochers & les bois solitaires, sans que personne le sçache. Tu dis fort bien Halladin, respondit le Chevalier en souspirant : mais ne sçais-tu pas qu'elle s'en est fuyee avec son cher Thersandre ? & se tient cachée de tous, pour jouyr de luy avec plus de commodité : Penses-tu que dès l'heure que le fleuve où je me precipitay, ne voulut me donner la mort, je n'eusse recouru au fer & au feu, si je n'eusse eu le dessein que tu dis ? Mais hélas ! Il semble que toutes choses soyent conjurées contre moy, puis que pour mon regard le fer ne tuë point, & l'eau ne peut noyer. A ce mot les larmes luy empescherent la parole, & la pitié fit le mesme effet en l'Escuyer : De sorte qu'ils demurerent quelque temps sans parler. Paris qui les escoutoit attentivement, oyant au commencement nommer Madonthe, ne pouvoit se figurer que ce fut celle qu'il avoit veue deguisée en Bergere, avec Astrée & Diane, mais quand il ouyt le nom de Thersandre, il cogneut bien que sans doute c'estoit d'elle, & cela le rendit plus attentif, lors que l'Escuyer reprit ainsi la parole. Quant à moy si j'estois en vostre place, je ne voudrois pas mourir pour une personne qui m'auroit changé pour un autre, que si toutefois ce desplaisir me transportoit de sorte que je me resolusse à la mort, je voudrois que celuy qui seroit cause de ma perte me devançast, & mourust de ma main : car outre que je crois la vengeance en semblable chose estre un souverain bien, encores

voudrois-je faire cognoistre à celle qui m'auroit changé, la mauvaise eslection qu'elle auroit faite ; & puis quelle apparence y a-t'il de laisser heritier de nostre bien celuy qui se resjouyt de nostre mort ? Je vous conseillerois donc, Seigneur, si vous estes resolu à ceste cruelle fin, qu'auparavant vous fissiez mourir, je ne dis pas Madonthe (car je m'asseure que vous ne hayrez jamais ce que vous avez tant aymé, encor que l'outrage que vous en avez receu y en pourroit bien convier d'autres) mais Thersandre ce ravisseur de vostre bien, & à qui desja vous n'avez laissé la vie que pour estre instrument de vostre mort. Or en cecy, respondit incontinent le Chevalier, j'avouë que tu as raison, & qu'il faut qu'il meure, en quelque lieu que je le trouve, & fust-ce devant les yeux de ceste ingratitude : mais ne sçais-tu pas, Halladin, qu'il se tient caché ; Ah le malicieux qu'il est ! il a bien jugé que je prendrois ceste resolution ? & pour y remedier, luy, Madonthe, & sa nourrice se sont tellement perdus que personne ne sçait où ils se sont retirez. O Dieux ! si ma destinée est telle que je ne doive jamais avoir contentement de ce que j'ayme, permettez au moins que par la vengeance j'en reçoive de ce que je haïs.

Ce pendant qu'il parloit ainsi, & que Paris n'en perdoit une seule parole, le miserable Berger Adraste venoit chantant à haut de teste des vers mal arrangez, & sans suite : Ce malheureux amant depuis le jugement que la Nympe Leonide donna contre luy, en faveur de Palemon, ressentit tellement la separation de Dotis, que n'en ayant plus d'esperance l'esprit luy en troubla : il est vray qu'encores avoit-il quelquefois de bons intervalles, & lors il parloit assez à propos : mais incontinent il changeoit & disoit des choses tant hors de sujet qu'il esmouvoit à pitié ceux qui le cognoissoyent, & contraignoit de rire les autres : & parce que son mal estoit venu d'amour, ceste impression aussi comme la plus vive & la derniere, luy estoit tellement demeurée en la memoire, que toutes les folies n'estoyent que de ce sujet, & lors que les bons intervalles luy permettoyent de se recognoistre, il ne les employoit qu'à se plaindre de la rigueur de Dotis, de l'injustice de Leonide, de la fortune de Palemon, & de son propre malheur. Ces estrangers se teurent pour l'escouter, mais mal-aisé-ment eussent ils peu entendre ce qu'il disoit, puis qu'il n'y avoit pas une parole qui se suivist. Luy toutefois ravy en sa pensée, sans les voir, s'en vint chantant jusques aupres d'eux, & n'eust esté le hannissement des chevaux, peut-estre eust-il passé sans les voir ; Le Chevalier qui parmy ses

paroles avoit souvent ouy repliquer le nom d'amour, de beauté & de passion, cogneut bien de quel mal il estoit tourmenté, & desireux de sçavoir en quelle contrée il estoit, s'estant relevé avec l'aide de son Escuier, il luy parla de ceste sorte. Amy, ainsi les Dieux te soyent favorables, dy nous en quelle contrée nous sommes, & quel est le mal que tu vas plaignant. Adraste qui comme je vous ay dit n'avoit rien en sa pensée que son amour, regardant ferme le Chevalier, luy respondit. Elle est si belle qu'il n'en y a point qui l'égale : mais Palemon me l'a ravie : Le Chevalier pensoit qu'il parlast de la contrée, & Adraste entendoit de Dotis : Surquoy il le reprit tout estonné. Et comment, estoit-elle à toy ? Elle l'estoit par raison, respondit il, & aussi sera-elle bien tienne, si tu ne portes ce fer inutilement, & si tu as le courage de tuër ce ravisseur du bien d'autruy. Et qui est ce Palemon, repliqua le Chevalier. C'est Palemon, respondit froidement le Berger. J'entens bien, adjousta l'estranger, qu'il se nomme Palemon, mais quel est-il, & quelle est sa condition ? A ceste demande Adraste commença de se troubler un peu plus qu'il n'estoit, & regardant d'un œil hagard le Chevalier, il respondit. Palemon, c'est celuy que Adraste n'ayme point. Et Adraste, reprit le Chevalier, qui est-il ? Alors le Berger entrant du tout en sa frenaisie fit un grand éclat de rire, & puis tout à coup se mettant à pleurer il dit. Si la menteuse Nymphe ne s'est pas souciée de son amour, Duris qui au commencement toutefois en pleura s'en alla en fin : Et quoy que je l'appellasse elle ne tourna pas seulement la teste pour me regarder, mais dit-il, tout en sursaut traite-t'on ailleurs de ceste sorte ? Le Chevalier au commencement estonné de ses paroles, cogneut en fin qu'il avoit l'esprit troublé, & parce qu'il jugea qu'Amour en estoit cause, il en eust plus de pitié, & se tournant vers son Escuier ; Voila, dit il, si je ne meurs bien tost la fortune que je cours, car sans doute ce Berger est devenu fol d'Amour. L'Amour, reprit incontinent Adraste, est plus aymable que Palemon, & s'il n'eust jamais esté, je croy que Doris seroit icy, ou moy là où elle est. Et suivant ce propos le malheureux Berger dit des choses si mal arrangées que quelquefois l'Escuyer estoit contraint d'en sousrire, dequoy s'appercevant le Chevalier, Tu te ris, luy dit-il, Halladin, de ce pauvre Berger, & tu ne consideres pas que peut-estre bien tost tu auras le mesme sujet de te rire de moy. De moy, dit incontinent le Berger, Je suis Adraste, & voudrois bien sçavoir si Palemon vivra long temps.

Et parce qu'il reprenoit tousjours de ceste sorte la derniere parole

qu'il oyoit, le Chevalier qui s'ennuyoit d'estre diverty de ses pensées, commanda à son Escuyer de brider leurs chevaux, & montant dessus s'en alla au travers le bois par le mesme chemin que Paris estoit venu, qui fut deux ou trois fois en volonté de se faire voir à luy, & luy offrir, comme à estranger, toute sorte d'assistance, à quoy il luy sembloit estre obligé, fut pour les loix de l'hospitalité, fut pour le voir atteint du mesme mal qu'il souffroit : mais il eust peur que s'il s'engageoit aupres de ce Chevalier, il ne perdit l'occasion de faire service à Diane ; outre que cognoissant Thersandre & Madonthe il avoit volonté de les advertir de ce qu'il avoit appris : Ces considerations furent cause que reprenant le chemin qu'il avoit laissé, il continua son premier dessein.

A peine estoit il hors de ce bois, que jettant la veuë dans le grand pré qui le joignoit, il vit venir la belle troupe qui l'alloit cherchant, & qui s'en venoit au petit pas, tantost chantant, & tantost discourant de diverses choses. Entre les autres y avoit Astrée, Diane, Phillis, Stelle, Doris, Aminthe, Celidée, Florice, Cyrcene, Palenice, & Laonice : Car encor que quelques-unes de celles-cy fussent estrangeres, si est-ce que le desir de voir la beauté d'Alexis, que chacun louïoit si fort, & les raretez qu'on disoit estre en la maison d'Adamas les fit joindre à ceste compagnie ; Il y avoit aussi plusieurs Bergers, entre lesquels estoit Lycidas, Sylvandre, Hylas, Tyrcis, Thamire, Calidon, Palemon, & Corilas, qui ne cessoient ou de chanter, ou de discourir, comme j'ay dit, pour tromper la longueur du chemin, & de fortune quand Paris les apperceut, Hylas chantoit tels vers.

STANCES.

*Je le confesse bien Phillis est assez belle,
Pour brusler qui le veut :
Mais que pour tout cela je ne sois que pour elle,
Certes il ne se peut.*

*Lors qu'elle me surprit, mon humeur en fut cause,
Et non pas sa beauté,
Ores qu'elle me pert ce n'est pour autre chose,
Que pour ma volonté.*

*J'honore sa vertu, j'estime son merite,
Et tout ce qu'elle fait,
Mais veut-elle sçavoir d'où vient que je la quitte :
C'est parce qu'il me plait.*

*Chacun doit preferer, au moins s'il est bien sage,
Son propre bien à tous,
Je vous ayme, Phillis, mais j'ayme d'avantage
Hylas que non pas vous.*

*Bergers si dans vos cœurs ne regnoit la faintise,
Vous en diriez autant,
Moy j'ayme beaucoup mieux conservant ma franchise,
Estre dit inconstant,*

*Qu'elle n'accuse donc sa beauté d'impuissance,
Ny moy d'estre leger,
Je change il est certain : mais c'est grande prudence,
De sçavoir bien changer.*

*Pour estre sage aussi qu'elle en fasse de mesme,
Esgalle en soit la loy,
Que s'il faut par destin que la pauvrete m'ayme,
Qu'elle ayme donc sans moy.*

A ces dernieres paroles Paris se trouva si pres que Silvandre le reconneut, & parce qu'il tenoit Diane sous le bras, il jugea bien qu'il déplairoit à sa Maistresse s'il ne quittoit à Paris la place par honneur, qu'il n'eust jamais quittée à personne par Amour : Afin donc de l'obliger en

ceste action, il luy dit assez bas, Commandez-moy, ma Maistresse, de vous laisser, à fin que ce que je ne puis faire de ma bonne volonté, je le fasse par vostre commandement. Berger, dit-elle en sousriant, puis que vous jugez qu'en ceste faveur que vous me faictes, ce commandement vous puisse servir, je le vous commande. O Dieux ! dit le Berger, qui se pourroit empescher d'estre entierement à vous, puis que vous obligez mesmes en desobligeant : Il n'osa luy dire d'avantage de peur que Paris ne l'ouyt, car il estoit si prés que Diane s'avança pour le saluër, & le reste de la troupe aussi. Et Sylvandre n'eust plustost quitté la place, que son rival la prit avec autant de contentement qu'il l'avoit laissée avec regret. Apres quelques discours ordinaires, & que Paris s'apperceut que Madonthe ny Thersandre n'estoyent point en ceste compagnie, il en demanda des nouvelles à Diane, à quoy Laonice respondit que ce matin elle s'estoit trouvée mal, & que Thersandre luy avoit tenu compagnie. J'eusse bien voulu, adjousta Paris, l'avoir rencontrée icy pour l'avertir que quelques-uns de ses ennemis sont arrivez en ceste ceste contrée, à fin qu'elle & Thersandre s'en donnent garde. Sylvandre qui avoit tousjours l'œil sur Diane, ouyt ce que Paris disoit ; & parce qu'il estimoit fort la vertu de Madonthe, il se chargea de l'en advertir à son retour. Laonice qui ne cherchoit occasion que de se vanger de ce Berger, remarqua la promptitude dont il s'estoit offert à faire cet office, à fin de s'en servir en temps & lieu. Diane mesme qui commençoit d'avoir quelque bonne volonté pour ce Berger, y prit garde, comme nous dirons cy apres : Mais cependant pour ne faire trop attendre la venerable Chrisante, toute la troupe se mit en chemin. Et parce que Diane avoit prié Phillis, de ne laisser Paris pres d'elle, sans qu'elle y fut, de peur qu'estant seul il ne luy parlast de son affection, elle se mit de l'autre costé de la Bergere, & la prit sous le bras. Calidon conduisoit Astrée, & Tyrcis & Sylvandre s'estoyent mis ensemble, quant à Hylas sans prendre party, il estoit tantost le premier, & tantost le dernier de la troupe, sans s'arrester particulièrement aupres de pas une de ces Bergeres, & sur tout ne faisoit non plus de semblant de Phillis, que s'il ne l'eust jamais veü : dequoy Tyrcis entroit en admiration, & apres l'avoir quelque temps considéré, il ne peut l'empescher de luy dire fort haut. Est-il possible, Hylas, que vous soyez aupres de Phillis, sans la regarder ? Hylas feignant de ne l'avoir point encores veü, tourna la teste d'un costé & d'autre, comme s'il l'eust voulu chercher, & en fin arrestant la veüë sur elle : Je vous assure, luy dit il, ma

feu Maistresse, que j'ay tellement le cœur ailleurs, que mes yeux ne m'avoient point encores averty que vous fussiez icy, mais à ce que je voy, vous y estes aussi bien que moy, je ne sçay si c'est le mesme sujet qui vous y ameine. Il pourroit bien estre semblable, respondit Phillis, mais nous y sommes avec differante compagnie : car vous y estes avec le desir de voir la belle Alexis, & moy avec le regret de vous avoir perdu, & mesme au jeu de la plus belle. Il ne falloit point, respondit Hylas, adjouster ceste condition d'avoir perdu au jeu de la plus belle, pour augmenter le déplaisir que vous en devez avoir : car si vous considerez bien la perte que vous avez faicte, vous jugerez qu'elle ne pouvoit estre plus grande, ny que vous ne pouviez rien perdre que vous deussiez avoir plus cher. Et à quoy, respondit Phillis, puis-je recognoistre ce que vous dittes ? A ce qui vous en est advenu, adjousta Hylas : car me perdant si promptement, ne sçavez-vous que la premiere chose que le Ciel nous oste, c'est ce qui vaut le mieux ? Et quoy, interrompit Tyrcis, est-il possible, Hylas, que vous pensiez le Ciel estre cause de vostre humeur inconstante ? Tout ainsi, respondit Hylas, qu'il l'est des vaines larmes que vous respandez sur les froides cendres de Cleon. Les choses qui ne dépendent pas de nous, adjousta Tyrcis, & dont les causes nous sont incogneuës, le respect que nous portons aux Dieux, nous les fait ordinairement r'apporter à leur puissance & volonté : mais de celles dont nous cognoissons les causes, & qui sont en nous, ou que nous produisons, jamais nous n'en disons les Dieux auteurs, & mesmes quant elles sont mauvaises, comme l'inconstance : car ce seroit un blaspheme. Que l'inconstance, respondit Hylas, soit bonne ou mauvaise, c'est une question qui ne sera pas vidée aisément, mais que la cause n'en soit incogneuë, ou si nous la cognoissons qu'elle ne vienne des Dieux, Ah Tyrcis ! il faut que vous le confessiez, ou que chacun recognoisse qu'en vos larmes vous avez pleuré vostre cerveau : car la beauté n'est-ce pas un œuvre de nostre grand Tautates ? Et qu'est-ce qui me faict changer que ceste beauté ? Si Alexis n'eust pas esté plus belle que Phillis, je n'eusse jamais changé celle-cy pour elle, que si vous niez que la beauté en soit la cause, il faut bien qu'elle soit incogneuë à tout autre, puis que je ne la cognoy pas moy-mesme, & estant telle pourquoy ne la rapporterons-nous à Dieu, sans blaspheme ? puis mesme que nous voyons par l'effet que ce changement est bon & raisonnable, estant selon les loix de la nature, qui oblige chaque chose à chercher son mieux. Que la

beauté, répondit froidement Tyrcis, soit un œuvre de Tautates, je l'avouë, & de plus que c'est la plus grande de toutes celles qui tombent sous nos sens : mais de dire qu'elle soit cause de l'inconstance, c'est une erreur, tout ainsi que si on accusoit le jour de la faute de ceux qui se fourvoyent, parce qu'il leur fait voir divers chemins ; & moins encores s'ensuit-il que si la cause vous en est incogneuë, elle le doive estre à tout autre : car plus grand est le mal, moins est-il recogneu du malade, & pour cela faut-il conclurre que le sçavant Myre ne le puisse non plus recognoistre ? Et quant à ce que vous dittes que cette inconstance est selon les loix de la nature, qui ordonne à chacun de chercher son mieux, prenez garde, Hylas, que ce ne soit d'une nature dépravée, & toute contraire à l'ordonnance que vous dittes, car quelle cognoissance avez vous eu jusques icy que ç'ait esté vostre mieux ? quand à moy je n'y remarque pour vostre plus grand avantage que la perte du temps, que la peine inutile que vous y prenez, & que le mépris que chacun fait de vostre amitié : Si vous estimez que ces choses vous soyent avantageuses, j'avouë que vous avez raison : mais si vous vous en r'apportez aux jugemens qui ne sont point atteints de vostre maladie, vous cognoistrez bien-tost que c'est le plus grand mal qu'en l'aage où vous estes vous puissiez avoir.

Diane qui prit garde que Tyrcis parloit à bon escient, & que peut estre Hylas s'en fâcheroit, voulut les interrompre & empescher que ce discours ne passast plus outre, dequoy faisant signe à Phillis, elle la pria de prendre la parole, ce qu'elle fit incontinent de ceste sorte. Mon feu serviteur, luy dit-elle, autrefois vous vous plaigniez qu'en toute cette troupe vous n'aviez ennemy que Sylvandre, il me semble qu'à cette heurs Tyrcis a pris sa place. Ma feu Maistresse, répondit Hylas, ne vous en estonnez, c'est l'ordinaire que les mauvaises opinions prennent pied aysément parmy les personnes ignorantes : Tyrcis vouloit répondre lors qu'il en fut empesché par le pauvre Adraste, parce qu'estant arrivé dans les bois de Bon-lieu, ils le virent parlant aux arbres, & aux fleurs, comme si ç'eussent esté des personnes de sa cognoissance, quelquefois il se figuroit de voir Doris, & lors mettant un genoüil en terre il l'adoroit, & comme s'il luy eust voulu baiser la robbe, ou la main, il luy faisoit de longues harangues, où l'on n'eust sçeu remarquer deux paroles bien arrangées : d'autre-fois il luy sembloit de voir Leonide, & lors il usoit de reproches, en luy souhaitant toutes sortes de mauvaises fortunes : mais quand il se representoit Palemon,

ses jalousies estoyent bien plaisantes, & les discours aussi du bon-heur qu'il s'imaginoit : car encores qu'ils fussent fort confus, il ne laissoit de rendre tesmoignage de la grandeur de son affection. Ceste troupe passa fort pres de luy, & quoy que sa veuë seulement fit pitié à chacun, si est-ce que quand il apperceut Doris, il les toucha tous encores plus vivement, parce qu'il demeura immobile comme un terme, & les yeux tendus sur elle, & les bras croisez sur l'estomach, sans dire mot sembloit estre ravy : Et en fin la monstrant de la main, lors qu'elle passa devant luy, il dit avec un grand souspir, La voila, & puis l'accompagnant des yeux il ne les destournoit point de dessus elle, tant qu'il pouvoit la voir, mais quand il la perdoit de veuë, il se mettoit à courre & la devançoit, & sans tourner les yeux sur nul autre de la troupe, il s'arrestoit devant elle, & la laissoit passer sans luy dire autre chose, & l'alla accompagnant ainsi jusques au sortir du bois : car (comme s'il y eust eu quelque barriere pour l'en empescher) il n'osa outrepasser le lieu, où la premiere fois Diane le vit aupres de Doris, mais de là la suivant des yeux, quand il la perdit de veuë il se mit à crier, Or Adieu Palemon, & garde la moy bien, & à ce mot se r'enfonça dans le bois, où presque il demeuroit ordinairement, parce que ç'avoit esté le lieu où Leonide avoit donné son jugement contre luy. Chacun en eut pitié, horsmis Hylas, qui apres l'avoir quelque temps consideré s'en prit à rire : Et se tournant vers Sylvandre, Voila, Berger, luy dit-il, l'effet de la constance que vous louëz si fort. Qui de nous deux, à vostre advis, court plus de danger de luy ressembler ? Les complexions plus parfaites, respondit Sylvandre, sont plus aisément alterées : Et quant à moy, adjousta-il en sousriant, j'aymerois mieux estre comme Adraste que comme Hylas. Le choix de l'un, dit Hylas, est bien en vostre pouvoir, mais non pas de l'autre ? Comment l'entendez-vous, reprit Sylvandre ? L'intelligence, continua Hylas, n'en est pas difficile : Je veux dire que si vous voulez vous pouvez bien devenir fol comme Adraste, vostre humeur y estant desja assez disposée, mais vous n'aurez jamais tant de merites que vous puissiez ressembler Hylas. C'est enquoy vous estes le plus deceu, repliqua Sylvandre : car les choses qui dépendent de la volonté peuvent estre en tous ceux qui les veulent, d'autant qu'il n'y a rien de si grand que ceste volonté ne puisse embrasser : mais celles qui dépendent de quelque autre ne s'acquierent pas de ceste sorte, les moyens estant bien souvent difficiles : C'est pourquoy chacun qui le veut, peut estre vertueux ou

vicieux, mais non pas sain, ou malade. Or l'estat où est le pauvre Adraste n'est pas volontaire, mais forcé comme venant d'une maladie dont les remedes ne sont point en ses mains, & celuy où vous estes dépend entièrement de la volonté. Si bien que vous voyez par raison, qu'il est plus aisé de vous ressembler, qu'à ce Berger miserable. Et quand il seroit ainsi, adjousta Hylas, encores vaudroit-il mieux estre comme moy, qui puis, si je veux, me delivrer de ce mal que vous dittes, que comme Adraste, puis qu'il ne s'en peut defaire. Il est vray, respondit froidement Sylvandre : mais ne voyez-vous que si vous laissez l'inconstance vous ne vous ressembleriez plus, & j'ay dit que j'aymerois mieux estre comme Adraste, que comme Hylas ; c'est à dire Adraste fol, & Hylas inconstant. Vrayement, interrompit Phillis, c'est trop presser mon feu serviteur, il faut que je die pour luy que l'inconstance est encores plus recevable que la folie, puis qu'elle n'oste pas l'usage de la raison, qui est ce me semble ce qui nous rend differant des bestes. Vous vous trompez Bergere, reprit Sylvandre, car le mal de Hylas & d'Adraste sont veritablement des maladies : mais celle de Hylas est d'autant plus à rejeter que les maladies de l'ame sont pires que celles du corps : car pour la raison que vous alleguez, elle n'est pas considerable en ce que l'ame, quoy qu'elle ne produise les effets tels que ceux des autres hommes, si la cause en vient du deffaut du corps ne laisse pour cela d'estre raisonnable, comme nous voyons en ceux qui sont surpris de vin. Or le mal d'Adraste vient sans doute de la foiblesse de son cerveau, qui n'a peu soustenir le grand coup que l'ordonnance de la Nymphe Leonide luy a donné : mais celuy de Hylas procede d'un jugement imparfait qui luy empesche de discerner ce qui est bon ou mauvais, & qui par ce défaut porte sa volonté aux vices dont il a fait habitude ; & parce que l'ame raisonnable est celle qui donne l'estre à l'homme, & le rend differend des bestes, il est beaucoup meilleur, selon vostre mesme opinion d'avoir le corps imparfait que l'ame ; Voire je diray bien plus, il vaudroit beaucoup mieux estre un beau cheval, ou un beau chien, que d'avoir la figure d'un homme, & n'en avoir pas la forme telle qu'elle doit estre, parce qu'un cheval est un animal parfait, & celuy qui a l'ame défailante en sa principale partie telle que l'entendement, en est un infiniment imparfait, & ainsi je conclud qu'il vaut mieux estre malade comme Adraste, que comme Hylas.

Chacun se mit à rire de ceste conclusion, & l'éclat en fut tel que

Hylas ne peut de long temps parler pour estre ouy : Et lors qu'il voulut prendre la parole, ils virent la sage Chrysante qui les ayant apperceus de loing, venoit vers eux avec bonne troupe de ses Vierges. Cela fut cause que mettant fin à leurs disputes, ils s'avancerent tous pour la saluër, & luy rendre l'honneur qui estoit deu à sa vertu, & à la profession qu'elle faisoit.

Fin du premier liure.

LE
DEUXIESME
LIVRE DE LA
TROISIÈSME PARTIE
*de l'Astrée de Messire
Honoré d'Urfé.*

Le Temple de la Bonne Deesse, où presidoit la Venerable Chrysante, estoit au pied d'une agreable coline, qu'un bras de la belle riviere de Lignon lavoit d'un costé de ses claires ondes, & de l'autre s'eslevoit un boccage sacré au grand Tautates. Dont ce Temple somptueux que les Romains avoyent dedié à Vesta, & à la Bonne Deesse, servoyent les Vierges Vestales selon la coustume des Romains : La premiere d'entr'elles se nommoit Maxime. Et les Vierges Druides faisoient leurs sacrifices selon la Religion des Gaulois dans le boccage sacré. La Venerable Chrysante leur commandoit à toutes, quoy qu'elle fust Gauloise & de l'ordre des Druides. D'autant que quand les Romains, sous pretexte de vouloir secourir les Heduoys, qu'ils nommoient leurs amis & confederez, se saisirent des Gaules & la soubmirent à leur Republique, L'une des principales marques de leur victoire fust de faire adorer leurs Dieux par tous les endroits de leur usurpation, ne leur semblant pas d'en estre entierement possesseurs, s'ils n'y rendoyent leurs Dieux interessez, & obligez de la leur conserver ; Et toutefois pour ne se monstrent au commencement trop insupportables, ils permirent aux Gaulois, qui n'adoroyent qu'un Dieu, sous les noms de Thautates, Hesus, Tharamis, & Belenus, de conserver leurs anciennes coustumes, & de vivre en leur premiere Religion, pourveu qu'ils souffrissent aussi la leur, sçachant bien qu'il n'y a rien qui soit plus difficile aux hommes que d'estre tyrannisez en leur croyance. Et pour ceste cause, quand ils entrerent dans les Estats des Segusiens (outre la consideration de la Deesse Diane, à qui ils pensoyent que ceste contrée appartint) ils ne voulurent y changer aucune des coustumes, ny pour la police des mœurs, ny du gouvernement, ny de la Religion : Mais quand ils

trouverent en ce bocage sacré un Autel dédié à la Vierge qui enfanteroit à l'imitation de celui des sages Carnutes, & dessus la figure d'une Vierge qui tenoit un enfant entre ses bras, & que la Divinité qui y estoit adorée estoit servie par des filles Druides, ils y eurent beaucoup plus de respect, estimant que ce lieu estoit consacré sous autre nom, ou à la Bonne Deesse, au service de laquelle les hommes ne pouvoient assister, ou à la Deesse Vesta, sur le Temple de laquelle ils avoyent accoustumé de mettre la statuë d'une Vierge avec un enfant entre ses bras. Et ceste opinion, pour ne diminuer en rien l'honneur & le service qui estoit rendu à l'une de ces deux Deesses qu'ils avoyent en tres-grande reverence, ils y bastirent un Temple à toutes deux, avec deux Autels égaux : Et en l'honneur de la Bonne Deesse l'appellerent Bonlieu, & en celui de Vesta y mirent des Vestales. Et parce qu'ils estoient infiniment religieux envers les Dieux qu'ils adoroient, ne sçachant si ces Deesses vouloyent estre servies à la façon des Romains ou des Gaulois, & aussi pour contenter les habitans de la contrée, ils y laisserent les Vierges Druides en leurs anciennes coutumes, & ceremonies, ausquelles comme à celles qui estoient les premieres, ils donnerent toute autorité en ce qui estoit des mœurs & de la conduite de l'œconomie ; & par ainsi la Venerable Chrysante estoit maistresse absoluë & des Vierges Druides, & des Vestales.

Ce Temple estoit grand, & plus spacieux encores qu'on n'eust jugé à sa grandeur, parce qu'il estoit de forme ronde, ayant sa couverture de plomb, sur le milieu & plus haut de laquelle l'eslevoit la statuë d'une Vierge tenant son enfant entre ses bras. Dans le milieu du Temple estoient posez les deux Autels avec une si juste distance, que l'un n'estoit point plus esloigné du milieu que l'autre. Aux costez de chacun il y avoit un petit Arc de marbre blanc, soustenu de trois colonnes, sur lesquels on mettoit les primices, & les fruicts avant que de les offrir. A la porte il y avoit un vase où ils tenoyent l'eau qu'ilz nommoient Lustrale, en laquelle la torche qui servoit à l'Autel quand ils avoyent célébré les choses Divines avoit esté premierement esteinte.

Lors que ceste troupe fut rencontrée par la Venerable Chrysante, il estoit encore si matin, que les sacrifices journaliers n'estoyent pas commencez, ce qui fut cause qu'après les premieres salutations elle y convia ces belles Bergeres, disant aux Bergers qu'elle estoit bien marrie de leur oster ceste agreable compagnie.

Paris, Calidon, & Sylvandre qui y avoient le plus d'interests, respondirent qu'ils estoient bien en colere contre le peu de merite des hommes, puis qu'il estoit cause que leurs Deesses ne les avoyent pas jugez dignes d'assister à leurs sacrifices, qu'ilz ne laisseroyent cependant de les supplier de se contenter de leur faire ce mal, & qu'elles ne missent de mesme dans les cœurs de leurs Bergers une semblable haine contre les hommes. A quoy la Venerable Chrysante respondit, que ces sages Deesses n'avoient pas banny les hommes par la haine de leurs Autels, mais pour quelques bons respects, & peut estre pour rendre leurs Vestales plus attentives à leurs mysteres, n'en estant point distraites par la veuë des personnes de qui les perfections les pourroyent faire penser ailleurs. Hylas qui n'avoit guere de devotion aux Dieux de son pays, & par consequent beaucoup moins à ceux qui luy estoient estrangers, prenant la parole pour Paris & pour Sylvandre, luy respondit. Si ces Déesses ne nous veulent point de mal je m'en remets à ce que vous en dittes : mais si m'advouërez vous, Madame, que nous avons occasion de nous plaindre d'elles, & qu'il nous est bien permis de desirer que s'il ne leur plaist de changer d'avis, on ne leur fist point de sacrifices en ces contrées, ou pour le moins qu'il fust deffendu aux Belles, qui se trouveroyent en la compagnie de Hylas, d'y aller, pour quelque occasion que ce fust. Berger, dit la Venerable Chrysante, Dieu n'exauce que les souhaits qui sont justes, & qui sont faits avec une bonne intention. A ce mot elle se retira dans le Temple, parce qu'une Vestale estoit venuë sur le seuil de la porte crier, selon leur coustume, pour la troisieme fois.

Loing d'icy, loing profanes.

Cela fut cause que Hylas ne peut luy respondre, comme il eust bien desiré : car aussi tost qu'elle fust entrée les portes furent fermées, de sorte que Paris, & tous ces Bergers furent contraints de l'aller attendre dans le boccage sacré, où le Druide devoit faire le sacrifice quand celuy de Vesta seroit achevé.

Ces Vierges Vestales estoient vestuës de robes blanches, presque carrées, & si longues par le derriere, qu'elles les pouvoient jetter sur leurs testes pour se voiler, quand elles entroyent dans le Temple pour sacrifier. Ce jour estoit dedié à Vesta : car pour n'estre surchargées de trop de

sacrifices, les jours estoyent separez où l'on sacrifioit à Vesta, ou à la Bonne Déesse. Or celuy-cy estant pour Vesta, aussi tost que le Temple fust fermé, & que toutes les Vierges Vestales & Druides, & les Bergeres eurent pris leurs places, elles se prosternerent en terre au premier coup que la Vestale Maxime donna d'un livre sur un banc, qui se levant & prenant un rameau de laurier qu'une jeune Vestale luy presenta, & qui estoit mouillé dans l'eau qu'ilz appelloyent Lustrale, qu'elle luy portoit apres dans un vase d'argent, elle s'en jetta un peu dessus, & puis en fit de mesme sur toute la compagnie, qui prosternée recevoit ceste eau avec grande devotion. Apres, s'estant toutes relevées, & elle retournée en son siege, une autre jeune Vierge luy presenta une corbeille pleine de chapeaux de fleurs, elle en meit un sur sa teste, & en fit de mesme à six autres qui se vindrent mettre à genoux à ses pieds, & qui estoyent celles qui devoient servir au sacrifice : l'une incontinent alla prendre le Sympulle, petit vase, avec lequel elles souloyent sacrifier : l'autre prit le coffre des parfuns qui se nommoit Accerta : la troisieme porta le gasteau de fromant nommé Mole-salée, qui estoit couronné de fleurs : l'autre portoit l'eau qui devoit servir au sacrifice ; car en ceux de Vesta on n'y usoit point de vin, Et en celuy la mesme de la Bonne Déesse on ne le nommoit pas vin, mais laict : la cinquiesme portoit le faisseau de Verveine : & la derniere un panier de fleurs & de fruicts. Estant toutes devant elle, elle s'achemina jusques aupres de l'Autel de Vesta, au devant duquel elle se prosterna, & ayant quelque temps demeurée à genoux, elle commença un hymne en la loüange de la Deesse, que toutes les Vestales qui estoyent dans le Temple continuerent, & ayant chanté le premier couplet elles se leverent toutes, ayant chacune un flambeau en la main, & marchant deux à deux les plus jeunes passerent les premieres & les anciennes apres, & puis les six qui portoyent les chapeaux de fleurs, & en fin la Maxime avec son baston pastoral, & allerent trois tours à l'entour de l'Autel, commençant à main gauche, à la fin desquelz chacune se remit en sa place, horsmis la Maxime & celles qui estoyent chargées des choses necessaires pour le sacrifice : car celle qui portoit le faisseau de Verveine le posa à main gauche sur l'Autel, où le feu estoit tousjours allumé, & gardé nuict & jour par deux Vestales, parce que quand il s'estaignoit elles croyoyent qu'il leur devoit arriver quelque grand desastre, & la Vestale qui estoit en garde estoit rudement chastiée par le Pontife, & puis on le r'alumoit, non a d'autres feux

materiels, mais aux rayons du Soleil, qui ramassez en des vases de verre, faisoient esprendre ce feu qu'ils nommoient sacré. L'autre Vestale qui portoit les fleurs & les fruicts, les posa sur l'arc de marbre dont nous avons parlé : Et les autres quatre demeurèrent debout devant la Maxime, qui alors se prosternant devant l'Autel s'accusa à haute voix de ses fautes, puis advoüa qu'elle n'oseroit approcher le saint Autel de la Déesse se sentant souillée de trop de vices, & trop indigne de luy offrir chose qui luy fust agreable, si ce n'estoit par son commandement. Et lors s'en approchant encor d'avantage, elle encença l'Autel de tous costez, & puis laissant l'encensoir au pied, y mit quantité d'encens & de parfuns, dont l'odeur remplissoit tout le Temple : Et apres, prenant la Mole-salée & couronnée de fleurs, & la tenant d'une main fort eslevée, de l'autre elle prit le coin de l'Autel, & puis se tournant du costé de l'Orient, elle profera à haute voix & lentement les paroles qu'une Vestale luy disoit mot à mot, & qu'elle lisoit dans un livre, de peur d'y faillir, ou de les mal prononcer : car lors que cela arrivoit, elles croyoyent que les sacrifices n'estoyent pas agreables à la Déesse, & les falloit recommencer : Les paroles estoyent telles.

O redoutable Déesse, fille de la grande Rhée, & du puissant Saturne, qui nourris & eslevas Jupiter en ton giron, lors que sa mere le tenoit caché : Vesta que les Thirreniens appellent LABITH HORCHIA, & qui és la premiere & la derniere engendrée de toy, reçois ceste devote immolation que nous faisons pour le peuple & Senat Romain, pour la conservation des Gaulois, & pour la grandeur & authorité d'Amasis nostre Dame souveraine. Et nous fay la grace que ton feu qui est en nostre garde, ne s'esteigne jamais, & que la requeste qu'apres la victoire obtenuë sur les Titans tu fis au grand Jupiter, d'estre tousjours Vierge, ait aussi bien esté obtenuë pour nous que pour toy, puis qu'estant à toy nous sommes une partie de toy-mesme.

Aux dernieres parolles de ceste supplication tout le chœur des Vierges respondit, Qu'il soit ainsi. Et lors elle posa la Mole-salée sur l'Autel, puis le panier de fleurs & de fruicts que la Vestale qui en avoit la charge luy presenta, & de tout ensemble en mit un peu dedans le feu qui estoit allumé pour le sacrifice, avec force encens & drogues aromatiques : Et puis prenant de l'eau dans le vase dict Simpulle, en tasta un peu, & puis en arrousa la Mole-salée, les fleurs, les fruicts & le feu. Toutes ces choses achevées, se reculant un peu de l'Autel, elle commença un hymne à la

loüange de la Déesse, que toutes les Vestales continuerent, à la fin duquel il y en eust une qui estoit vis à vis de la Maxime, qui se tournant vers les autres, dit à haute voix, Il est permis de s'en aller, Qui estoit signe que le sacrifice estoit achevé.

Lors la Venerable Chrysante, qui sans se mesler en ces sacrifices ny les Vierges Druides aussi, y avoit seulement assisté pour le respect qu'elle portoit à l'autorité Romaine, sortit du Temple & avec toute sa charge, horsmis les Vestales, qui se retirerent en leurs demeures, s'en alla au boccage sacré, où les Vacies & Bergers l'attendoient, les uns pour le sacrifice : mais les autres autant pour la devotion qu'ils portoyent à leurs Bergeres, qu'à leur grand Thautates.

Hylas impatient en apparence plus que tous les autres, pour le desir qui le pressoit de voir bien tost sa tant aymée Alexis, fut contraint pour ne perdre point ceste bonne compagnie, d'assister au sacrifice du Vacie : mais sa plus ardente oraison fust que Thautates se contentat des plus courtes ceremonies pour ceste fois, à fin que tant plus tost on prist le chemin qu'il desiroit : Et d'effet à peine le dernier mot du sacrifice fut prononcé qu'il se leva, & contraignit toute la troupe d'en faire de mesme. Mais sa haste ne fut pas moindre lors que le disner fust achevé : car voyant que la Venerable Chrysante se remettoit sur le discours. Madame, luy dit-il en l'interrompant, si vous ne donnez ordre à nostre depart, une partie de cette troupe a faict dessein de vous aller attendre auprès de la Belle Alexis. Phillis prenant la parole pour la venerable Chrysante. Et quelle mauvaise humeur, dit elle, est la vostre, Hylas, de vous fascher en ce lieu ? Et où esperez vous de trouver une meilleure compagnie ? Ma feu Maistresse respondit-il, si je vous aymoies comme j'ayme Alexis, & que vous ne fussiez point icy, je dirois pour respondre à vostre demande, que la meilleure compagnie pour moy seroit où vous seriez : Mais parce que cela n'est pas, je vous diray pour la mesme raison, que la meilleure compagnie pour moy est aupres d'Alexis ; & pour vous rendre preuve que je dis vray, si vous ne partez à ceste heure mesme, il n'y a plus de Hylas pour vous aujourd'huy. A ce mot, faisant une grande reverence, il se preparoit de s'en aller, lorsque toute la troupe accourant autour de luy essaya de l'arrester à moitié par force : Et cependant qu'il se debattoit pour s'eschaper de leurs mains, ils virent entrer un homme que la venerable Chrysante recogneust incontinent pour estre de la maison d'Amasis, qui la vint advertir de sa part que sa

maistresse venoit coucher chez elle, pour faire le lendemain un sacrifice aux Dieux infernaux, à cause de quelque fascheux songe qu'elle avoit faict. Ce messenger fut cause que Hylas pressa encore d'avantage, voyant que la venerable Chrysante ne pouvoit estre de la partie : & son importunité fut telle, que ces belles Bergeres furent forcées de partir plustost qu'elles n'eussent faict, quoy que le desir d'Astrée fust assez grand pour le convier de se haster : mais sa discretion luy faisoit dissimuler, ce que la franchise de Hylas ne luy permettoit pas de pouvoir faire. Ayant donc pris congé, elles se mirent en chemin, accompagnées de ces gentils Bergers : & parce que quelquefois les sentiers estoyent estroits, chacun prit à conduire celle qui luy estoit la plus agreable, horsmis Sylvandre, qui par respect avoit esté contraint de quitter Diane à Paris, & d'autant que Phillis avoit esté priée de Diane de ne la point laisser seule aupres de Paris, de crainte qu'il ne revint aux mesmes discours de son affection que quelques jours auparavant il luy avoit tenus, toutes les fois que le chemin le pouvoit permettre Phillis prenoit Diane de l'autre bras, & mesloit le plus qu'elle pouvoit ses discours parmy les leurs, feignant de le faire sans dessein.

Il advint qu'estant sorty du bois, & passé Lignon sur le pont de la Bouteresse, le chemin s'eslargit de sorte qu'ilz pouvoient aller plusieurs de front, ce qui donna commodité à Phillis d'apeller encore Lycidas aupres d'elle, & voyant que Sylvandre estoit pour lors contraint d'entretenir Hylas. Et bien Sylvandre, (luy dit-elle fort haut, à fin d'interrompre plus honnestement Paris) à vostre advis, qui a rencontré meilleure place de nous deux ? Je crois, respondit le Berger, que celle que j'ay dés long temps est la meilleure. Vous auriez, dit Phillis, de fortes raisons si vous me faisiez advoüer ce que vous dittes, & vous auriez fort peu d'affection si vous le croyez ainsi. La verité, respondit froidement Sylvandre, ne laisse d'estre vraye encore qu'on ne croye pas, si bien que quelque jugement que vous fassiez, ou de la place que je tiens, ou de l'affection que je porte à Diane, ne peut les changer ny rendre autres qu'elles sont : car il n'est pas plus vray que Phillis est Phillis, que la place que je tiens est meilleure que la vostre. J'ay tousjours ouy dire, adjousta Phillis, que plus on est pres de la personne aymée, & plus l'Amant se contente. Vous avez, repliqua le Berger, ouy dire verité. Toutefois, continua Phillis, me voicy pres de Diane, & il me semble que vous en estes fort esloigné. J'en suis encor plus pres que vous, respondit-il, car si vous estes à son costé, je suis en son cœur. Je ne te

plains donc plus, interrompit Hylas, de la peine que je pensois que tu eusses de marcher : car à ce conte il ne tiendra qu'à Diane que tu ne fasses de longs voyages sans guere travailler tes jambes : Sylvandre sourit de cette response, & puis respondit froidement. Je sçay bien, Hylas, que tu n'entens pas ce que je dis, aussi n'estoit ce pas à toy à qui je parlois, mais à Phillis, qui à la verité est bien autant ignorante des mysteres d'Amour ; mais qui toutefois à si bonne volonté de les apprendre, qu'elle merite mieux que toy de les ouyr. Voicy, dit Hylas, une loüange qui n'est pas commune pour Phillis, qu'elle desire d'apprendre les mysteres d'Amour ; que s'il est ainsi, & qu'elle vueille estudier en mon escole, je les luy apprendray à bon marché. Tous les Bergers se mirent à rire des paroles de Hylas, & par ce que Sylvandre prit garde qu'Astrée & Diane baissoyent les yeux il voulut changer de discours, & pour ce il luy dit. Je voy bien, Hylas, que tu enseignes ta doctrine fort librement : mais pour revenir à ce que j'ay dit à Phillis, je te repliqueray encores. C'est que je suis plus prez de Diane que elle n'est pas, encor qu'elle soit à ses costez, parce que Diane est en mon cœur. Vous avez dit, reprit incontinent Phillis, que vous estiez dans son cœur. Et si l'avoüe encores, respondit Sylvandre, si est-ce, adjousta Phillis qu'il y a bien de la difference, Et mesme selon ce que je vous en ay ouy dire autrefois, car j'entendrois que vous aymez Diane, si on me disoit qu'elle fust en vostre cœur, & qu'elle vous ayme si vous estiez dans le sien ; à parler, dit Sylvandre, avec le commun, on l'entend comme vous le dictes, mais quand on discourt avec les personnes un peu mieux entenduës, l'un signifie l'autre, & en voicy la raison estre en quelque lieu, s'entend de deux sortes, l'une quand le corps occupe une place & lors la surface de la chose contenuë est le lieu, l'autre c'est quand l'ame qui est tout spirituelle agit en quelque lieu, Car rien ne pouvant agir immediatement en quelque lieu qu'il n'y soit. Il s'ensuit, que si mon ame agit dans le cœur de Diane qu'elle y est, Or si comme nous avons dit autrefois, l'ame vit mieux où elle ayme qu'où elle anime, puis que le vivre est une action immediate de l'ame, il s'ensuit que si j'ayme Diane, je suis veritablement en elle. Cela respondit Phillis, est un peu bien obscur pour moy, toutefois encor ne prouveriez vous par là sinon que vostre ame y est, & non pas Sylvandre, & par ainsi ma place est encore la meilleure, puis que pour le moins une partie de moy, & celle que j'ay ouy dire estre la plus fertile en passions qui est le corps, est plus pres que vous n'estes pas, j'avoüe, respondit-il, que du

corps vous en estes plus pres que moy, mais il ne faut pas conclurre pour cela que vostre place soit la meilleure, parce que l'ame est de telle sorte superieure au corps, qu'au prix d'elle il n'est de nulle consideration, tant s'en faut, qu'il puisse tenir quelque rang aupres d'elle. Pleust à Dieu Berger, dit Hylas, que nous fussions tous d'eux amoureux d'une mesme Bergere, car puis que tu mesprises si fort le corps, je le prendrois fort librement pour moy, & je te laisserois volontiers l'esprit, quand mesme ce seroit celuy du plus sçavant de nos Druides, & pour te monstrier que je te dy vray, laisse moy le corps d'Alexis, & je relaisse l'esprit d'Adamas, qui est un si sçavant homme, Chacun se mit à rire du party que l'inconstant presentoit à Sylvandre, & cela l'empescha de luy respondre si tost, mais peu apres il prist la parole de ceste sorte.

Si chaque chose estoit prisée selon son merite, il est certain que le choix que tu fais n'est pas le meilleur, parce que le corps que tu veux seulement aymer, n'est pas un object digne d'estre aymé de l'ame, d'autant que l'amour doit tousjours adjouster quelque perfection à l'Amant, Comme chacun advoüe quand on dit que l'amour est un desir d'un bien qui deffaut, & par cette ordonnance l'Amant seroit obligé d'aymer tousjours quelque chose de plus qu'il ne seroit pas, mais concedons à ces esprits qui ne sont pas tant abaissez, & qui ne font que trainer par terre sans se pouvoir relever à ce qui est pardessus eux, qu'ilz puissent aymer ce qui leur est egal, Je m'asseure qu'il n'y a personne qui pour le moins ne confesse qu'il est honteux de s'abaisser à l'amitié de ce qui est moins qu'ils ne sont pas, que si cela est vray, comment pourroit-on estimer le corps digne d'estre aymé de l'ame, puis qu'il est si vil & abaissé par dessous elle, Mais outre-ce, ceste amour est honteuse, je tiens qu'elle est impossible ou pour le moins insensée, si nous voulons y adjouster les conditions que la vraye amour doit avoir, car celuy qui ayme n'a point de plus violent desir que d'estre aymé de la chose aymée, mais n'est il pas impossible que celuy qui n'ayme que le corps en soit aymé, d'autant que l'amour peut estre seulement en l'ame : & par là ne voi tu pas, Hylas, que ceux qui ayment le corps sont imitateurs de la folie de Pigmalion, qui devint amoureux d'un marbre ? Aussi pour monstrier que cela ne se doit point, la nature y repugne : & je m'asseure que tu l'avoüeras, si l'on te le demande : car confesse verité, Hylas, si Alexis estoit morte, en aymerois tu le corps ? & parce qu'il ne respondoit point : Tu es muet, continua Sylvandre, est-ce la verité qui te confond, ou la honte

d'avoir eu une si mauvaise opinion ? ny l'un, ny l'autre, dit Hylas, mais que veux tu que je te responde ? penses tu que je sois un devineur ? ne sçais tu que quand mes yeux voyent ce qu'ils n'ont point pensé, je parle fort asseurément des choses passées quand il m'en souvient, & des presentes quand je les sçais : mais des futures, Hylas, mon amy, pour qui me prends tu ? penses-tu que ce soit moy qui ay instruit les Sybilles, ou que j'aye esté en leur escole pour apprendre à predire ? Silvandre mon amy, si tu veux disputer avec moy, parlons des choses dont les hommes peuvent parler sans entrer dans les secrets des Dieux, laissons leur les choses futures, puis qu'ilz ont retenu cela en leur partaige : & si tu me demandes si j'ayme le corps d'Alexis, je te respondray qu'ouy, & de telle sorte, (quoy que tu sçaches dire de tes rêveries & de ton amour de l'ame,) que si elle n'avoit point de corps, je ne l'aymerois point : Mais quand tu me demanderas ce que je ferois quand ce corps n'aura point d'Ame, Je te renvoiray vers ceux qui sçavent predire l'advenir. Et si tu veux, tu pourras aller avec eux visiter les destinées, & nous rapporter des nouvelles de leurs conseils : & moy, ce pendant que tu feras ce long voyage, je continueray d'aymer le beau corps d'Alexis, non tel qu'il sera d'icy a cent ans, mais tel qu'il est, c'est à dire, l'ouvrage des Dieux le plus beau & le plus parfaict.

Ainsi disoit, Hylas, & Sylvandre luy vouloit respondre, lors que suivant le chemin il fallut passer une petite planche où chacun des Bergers s'amusa à ayder à sa Bergere mieux aymée, & lors qu'elles furent toutes de l'autre costé, & que Sylvandre voulut reprendre la parole, il en fut empesché par Diane, qui oyant une Bergere, & un Berger qui chantoyent, le pria de les escouter ; toute la troupe tourna les yeux vers le lieu d'où la voix venoit, & s'approchant peu à peu, ilz virent une Bergere assise à l'ombre d'une touffe d'arbres, & un Berger à genoux devant elle, & peu apres ilz commencerent d'ouyr leurs paroles un peu plus distinctement : elles estoient telles.

ALCIDON DAPHNIDE
DIALOGUE.

ALCIDON.

*Vous verra t'on jamais changer,
Puis que vous estes si legere ?*

DAPHNIDE.

*Alcidon n'est point mon Berger,
Ny d'Aphnide vostre Bergere,
Le destin qui commande à tous,
Ne me fit pas naistre pour vous.*

ALCIDON.

*Jamais le destin n'accusez,
D'une chose si volontaire.*

DAPHNIDE.

*Vous aussi ne vous abusez,
De rien obtenir au contraire,
Car soit destin, soit volonté,
En fin, le sort en est jetté.*

ALCIDON.

*Veuillez ou ne me veuillez point,
Me donnant à vous, je suis vostre.*

DAPHNIDE.

*Si nostre vouloir ne s'y joint,
Ce qu'on nous donne n'est pas nostre :
Et je refuse franchement,
De vous recevoir pour Amant.*

ALCIDON.

*Recevez moy pour serviteur,
Si vostre Amant je ne puis estre :*

DAPHNIDE.

*Non non je ne vous veux Pasteur,
Ny pour serviteur ny pour Maistre :
Et si vous voulez vostre bien,
De moy n'esperez jamais rien.*

ALCIDON.

*Quoy que fasse vostre rigueur,
Mon feu sera tousjours extreme :*

DAPHNIDE.

*C'est bien avoir faute de cœur,
D'aymer si fort qui ne vous ayme :
Car un bon cœur devrait chasser,
Par le mespris un tel penser.*

ALCIDON.

*Mais pourquoy ne se changera,
En fin ce farouche courage ?*

DAPHNIDE.

*S'il peut changer ce ne sera,
Que pour vostre desavantage :
Mais, que je vous ayme, Berger,
Vous n'y devez jamais songer.*

A peine la Bergere eust finy ces dernieres paroles que cessant de chanter, & voyant que le Berger vouloit continuer, Elle luy dit, c'est assez Alcidon, si vous voulez que je m'arreste icy plus long temps, je vous prie, cessez, ou changez de discours, & croyez que ceux-cy ne vous acquerront jamais rien de plus avantageux envers moy, qu'un accroissement de mauvaise volonté, Il y a long temps, respondit le Berger, que si je n'avois non plus d'esperance en la justice d'amour qu'en la vostre, je n'aurois pas seulement cessé de parler à vous, mais aussi de vivre. Et quelle esperance est la vostre, dit Daphnide, puis que s'il estoit juste, ce Dieu dequoy vous parlez, il y a long temps que vous serviriez d'exemple à tous ceux qui ont la hardiesse de l'outrager. N'offencer point, dit Alcidon, celuy de qui la puissance ne se mesure qu'à sa volonté, & de qui le pouvoir ne vous a point tousjours esté tant incogneu que vous le deviez maintenant mes-priser, comme vous faictes. La Bergere eust replicqué, n'eust esté qu'elle vit approcher ceste troupe, qui luy donna sujet de se taire.

Astrée & le reste de la compagnie qui avoyent ouy ce que ces estrangers avoyent chanté, & entr'ouy une partie de ce qu'ilz avoyent dit plus bas, conviez de la beauté de la Bergere, & de la bonne mine & gentile disposition du Berger, tant pour satisfaire à leur curiosité, qu'au devoir auquel les loix de l'hospitalité religieusement observées en cette contrée, les obligeoyent, s'adresserent à la Bergere, & apres l'avoir salüé, luy offrirent & à toute sa troupe, toute sorte d'assistance, en mesme temps s'approchent d'elle deux autres Bergeres & un Berger qui s'estoyent escartez entre quelques arbres, attendant que la chaleur fust un peu abbatuë, Daphnide voyant toute ceste troupe s'offrir à elle, avec tant de courtoisie, leur respondit avec toute la civilité qu'il luy fust possible, & puis leur dit en continuant, je ne m'estonne plus si le Ciel favorise de ses graces ceste contrée plus avantageusement que toutes les autres, puis qu'elle est

habitée par des personnes si pleines de courtoisie & de merite. Astrée prenant la parole, luy respondit, Il n’y a personne icy qui ne soit fort disposée à vous faire service, tant pour satisfaire à nos ordonnances qui nous commandent de rendre toute assistance aux estrangers, que pour avoir la gloire de servir des personnes qui le meritent, comme vous & vostre compagnie, je commence, respondit l’Etrangere, à bien esperer de la fin de mon voyage, puis que ma premiere rencontre a esté si bonne, & puis que les offres que vous me faictes, me doivent donner la hardiesse de m’enquerir de ce qui m’est necessaire de sçavoir, je vous supplie, belle Bergere, de me dire s’il y a une fontaine en cette contrée qui s’appelle de la Verité d’amour, où elle est. Astrée, tournant l’œil sur Paris, & sur Silvandre, comme leur en demandant des nouvelles, demeura sans parler, qui fust cause que Silvandre prit la parole, & luy dit : belle Bergere, la fontaine que vous demandez est veritablement en ceste contrée, mais Amour est cause qu’il vaudroit autant qu’elle n’y fust point, estant remise en la garde de quelques animaux enchantez qui en deffendent l’accez, & où elle est ? reprit Astrée, comment dit l’Etrangere, vous estes de ce pays, & vous ignorez où est une chose si rare ? cela est presque incroyable, & mesme à ceux qui verront vostre visage, qui estant si beau, ne peut pas avoir esté veu sans amour, ny vous par consequent, sans curiosité de sçavoir la verité de l’affection de ceux qui vous ayment, qui, à ce que j’ay ouy dire, se voit en ceste fontaine, Je sçay bien, dit Astrée en rougissant un peu, que vostre courtoisie vous fait parler de mon visage si avantageusement, vous semblant d’estre obligée pour les offres que je viens de vous faire, de me gratifier de ceste sorte, & c’est pourquoy je ne vous respondray point à cela : mais quant à la curiosité que vous croyez qui doit estre en moy, outre que l’occasion n’y est point, parce que je n’ay jamais eu assez de bon-heur pour estre aymée de ceste façon, encores avons nous une coustume parmy nous, que jamais nous ne recourons à la fontaine dont vous parlez, pour cognoistre la volonté de ceux qui nous servent, ayant un moyen beaucoup meilleur & plus asseuré. Et quel est-il ? dit incontinent l’Etrangere, afin que l’un me defaillant, je puis recourir à l’autre, C’est respondit Astrée, le temps & les effets : encore, dit Daphnide, que chacun le die comme vous, si tiens-je cette cognoissance bien incertaine, & certes, je le puis dire, comme y ayant esté trompée. Si cela nous estoit advenu, reprit Diane, nous y userions d’un autre remede. & quel

est-il ? dit l'Etrangere. C'est de ne plus rien aymer du tout, respondit Diane. Voilà dit Alcidon, un remede bien injuste, puis qu'il punit l'innocent, & ne chastie point le coupable : car celuy qui a trompé une Bergere en faignant de l'aymer, ne se soucie pas de n'estre point aymée d'elle, & par ainsi il ne reçoit point de chastiment de sa santé, & si de fortune elle vient à estre bien aymée de quelque autre, luy qui n'aura point offensé en portera toute la peine. Voilà gentil Berger, interrompit Hylas, comme nos Bergeres sont aussi injustes que vous les voyez estre belles, & si pour tout cela, ne nous pouvons nous empescher de les aimer, jugez ce que nous ferions si elles avoyent l'esprit aussi doux que le visage ; l'une de ces Bergeres oyant parler Hylas de ceste sorte, commença à tenir les yeux arrestez sur luy, luy semblant de le cognoistre, & sans doute, sans l'habit qui le deguisoit un peu, elle n'eust pas demeuré si long temps en ceste peine, mais en fin pour ne se point méprendre, elle s'adressa à Thamire, & luy demanda assez bas, si ce n'estoit pas Hylas, & luy ayant respondu qu'ouy, elle revint vers Daphnide, & s'approchant à son oreille, luy dit, Madame, vous parlez à Hylas sans le cognoistre, l'Etrangere changeant de couleur, & se mettant une main sur le visage, comme de honte d'estre veuë de luy, déguisée de ces habits, se recula un pas ou deux, s'escriant : Mon Dieu Hylas, que l'habit que vous portez vous change ; je ne sçay si le mien m'en fait autant, Lors Hylas s'approchant d'elle, il la considera plus attentivement, si bien que quoy qu'il y eust long temps qu'il ne l'eust veuë, & que l'habit de Bergere la changeast beaucoup, si la recogneust-il pour Daphnide, estimée la plus belle dame qui fust en Arles, ou dans la Province des Romains, dequoy il demeura si estonné, qu'il ne sçavoit s'il songeoit, ou s'il veilloit, en fin apres estre demeuré fort long temps à la considerer, il se retira d'un pas, & plus ravy en admiration qu'il ne se peut dire, se mit à la regarder, & à la considerer, sans pouvoir pr[o]ferer une seule parolle, dequoy l'autre Etrangere s'appercevant, c'est sans doute, dit elle, que voicy la contrée des merveilles, puis que j'y vois des Bergeres qui surpassent les personnes plus civilisées des beautez sans curiosité, Et ce qui est de plus merveilleux des Hylas sans parole, Hylas, à ce mot tournant les yeux sur celle qui parloit, il la recogneust pour estre Carlis, & l'autre Stiliane, & Hermante avec eux, ceste veuë le rendit si confus, que sans pouvoir parler il courut embrasser Hermante son cher amy, & apres l'avoir tenu quelque temps en ses bras, se separa de luy pour le reprendre par deux

ou trois fois, en fin reprenant la parole : est-ce bien dit-il, mon cher Hermante, que je vois, & que je tiens entre mes bras ? celles que je voy icy, est il possible que ce soient les plus belles de la Province des Romains ? & je dirois de l'Univers, si la contrée où nous sommes en estoit dehors. Quoy ? je voy donc la belle & tant admirée Daphnide ? la glorieuse Stiliane, & cette Carlis ? qui la premiere m'aprit à aymer, les Dieux m'ont fait trop de grace de vous avoir conduit icy, Madame, dit-il, s'adressant à Daphnide, avec vostre compagnie, croyant quant à moy, que c'est pour vous faire estre tesmoing de ma gloire, & de ma felicité. Hylas, respondit incontinent l'Estrangere : Vous n'aurez jamais contentement, où, comme vostre amie, je ne participe : mais si vous estes estonné de me voir en cest equipage, je ne le suis pas moins de vous avoir rencontré, & deguisé comme vous estes, & en un lieu, où je n'avois aucune esperance de vous trouver : mais comment que ce soit, je tiendray cette rencontre pour tres-heureuse, si elle me fait participer à la gloire, & à la felicité que vous possédez. Madame, interrompit Carlis, il n'a garde de se resjouyr si fort de ma venuë, ny de celle de Stiliane. Et pourquoy, ma premiere maistresse, entrez vous en cette opinion, dit-il, ne sçavez vous pas que l'on tient que les premieres amours ne s'effacent jamais ? toutesfois, dit-elle, vous monstrez le contraire, puis que l'amour ne peut pas estre, quand l'oubly nous efface la memoire de la chose aymée : Et vous ne pouvez nier que vous ne nous ayez mescogneus & oubliez. Je suis fait, dit Hylas, tout d'une autre façon que le reste de ceux qui se meslent d'aimer : car jamais je ne perds la memoire de celles que j'ay aymées, ny jamais mon affection ne s'efface, il est bien vray, que quelquefois ma memoire se couvre d'oubly, comme le brasier de cendre, & que mon affection se lasse comme l'arc qui a demeuré trop long temps tendu : mais comme le brasier pour peu qu'il soit soufflé, se descouvre vif & ardant, & l'arc quand on le retend, est aussi fort qu'auparavant, de mesme est-il de ma memoire, & de mon affection, lors que ceste cendre de l'oubly est ostée par la veuë & par la presence ; ou bien que mon amour par quelque nouvelle faveur se renforce de desir & d'esperance : je voy bien, dit Stiliane, qu'en fin Hylas est tousjours Hylas : mais adjousta Daphnide, nous sçaurons à loisir un peu plus de vos nouvelles, cependant, afin que nous ne fassions quelque erreur envers ces belles & honnestes Bergeres, dites nous Hylas qui elles sont, & si Astrée ou Diane ne sont point en cette compagnie ? Madame, respondit Hylas, si vous

estes venuës en ceste contrée pour ce seul sujet, vous pourrez vous en retourner quand vous voudrez : Car les voila toutes deux devant vous, dit-il, les luy monstrant, lors Daphnide, s'avançant, les salua encores une fois, & apres les avoir quelque temps considerées : il est vray, dit-elle, qu'en cecy la renommée est moindre que la verité, & qu'il est certain que vostre beauté surpasse ce que l'on en dit. Madame, respondit Astrée en rougissant, les personnes qui vivent comme nous faisons, peuvent dire, qu'elles sont au monde sans y estre : Car ne voyant que nos bois & nos pasturages, à peine peut la renommée se charger seulement de nos noms, tant s'en faut, qu'elle en doive raconter quelque chose, & en son silence, nous pensons estre infiniment favorisées : car ce nous est beaucoup de bon-heur, que ne pouvant rien dire de nous à nostre avantage, elle n'en die rien du tout. Vous direz ce qu'il vous plaira, reprit Daphnide : mais puis que j'ay cognoissance de vos noms, si faut-il que la renommée me l'ait donnée, estant de sorte esloignée de vos demeures, que n'ayant jamais esté icy, je ne sçauois les avoir appris que par elle, Et je voy maintenant qu'encores que elle parle fort avantageusement de vous, elle est toutesfois infiniment inferieure à la verité, & qu'en cela elle vous faict tort. Madame, dit Diane, vostre courtoisie est celle qui nous donne cet avantage, & quoy que nous soyons presque hors du monde, comme vous disoit ma compagne, si voudrions nous bien estre telles qu'il vous plaist de nous figurer, parce que la perfection est tousjours desirable, en quoy que ce soit. Vous ne devez point, repliqua l'Estrangere, en desirer plus que vous en avez : car vostre desir outrepasseroit la puissance de la nature, ne croyant point qu'elle puisse faire deux differentes beautez plus parfaites. & que diriez vous, Madame interrompit Hylas, qu'encores qu'elles soyent telles, je n'en ay jamais esté amoureux ? ou c'est si peu, que ce n'est rien. Je diray, respondit Daphnide, qu'il n'appartient pas à tous les oyseaux de se plaire en la pure lumiere du Soleil, ny par consequent, à vostre mauvaise veüe en ces trop grandes beautez. Tout au contraire, Madame, repliqua Hylas : Car c'est parce qu'il y en a de plus belles en ceste contrée qu'elle ne sont : & vous sçavez que Hylas ayme sur tout la beauté. Je croirois difficilement ce que vous dictes, respondit l'Estrangere, Je le vous feray advoüer, dit-il, si vous voulez venir où toute ceste troupe s'en va, & afin, discrettes Bergeres continua-il se retournant vers Astrée & Diane, que vous ne vous mescontentiez, sçachez que vous voyez devant vous, sous ces habits de

Berger & de Bergere, la plus belle Dame, & le plus gentil Chevalier de la Province des Romains, & que peut estre vostre contrée n'eust jamais une plus grande faveur du ciel, que de les recevoir : C'est pourquoy gentil Paris, vous ne devez pas souffrir qu'ils se separent de ceste compagnie, que Damas ne les ayt reçeus en sa maison[.] Paris & les Bergeres s'adressant à Daphnide s'excuserent de ne luy avoir rendu l'honneur qu'ilz luy devoient, & la supplierent de sorte de vouloir faire ceste faveur au grand Druide, qu'en fin elle y consentit, tant pour satisfaire à la priere que Paris & ces belles Bergeres luy faisoient, que pour le desir que elle avoit de parler au sage Adamas sur les affaires qui la conduisoient en ce lieu.

Le contentement de Hylas ne fut pas petit, quand il vit ceste resolution, & parce que Daphnide avoit fort bonne cognoissance de son humeur, & qu'elle l'avoit cogneu en l'Isle de Camargues & en Arles, elle luy fit par les chemins plusieurs demandes, Ausquelles les Bergeres respondoient quelquefois pour luy, & quelquefois Sylvandre, & quoy qu'il voulust se contraindre un peu devant Daphnide, Stiliane & Carlis, si est-ce qu'il ne pouvoit [s]'empescher d'eschaper bien souvent en ses responces, & mesme quand Sylvandre prenoit la parole : dequoy ces Estrangeres rioient, de sorte qu'en fin s'adressant à Daphnide : Je croy, luy dit-il, Madame, que prenant l'habit de ces Bergeres, vous en avez aussi pris l'humeur, puis que les discours de ce Berger vous plaisent si fort : Car il ne [sçauroit] ouvrir la bouche pour me contredire, qu'elles n'en rient à haut de teste : mais Sylvandre, mon amy, continua t'il se tournant vers le Berger, sois certain que ce fust de toy, que ceste belle Dame se mocqua & non pas de moy, par-ce que n'ayant esté nourry qu'aux villages, tu ne sçais guere bien comme il faut parler à celles qui luy ressemblent, Et pour-ce si tu m'en crois, tu ne continueras plus ce qui est tant à ton desavantage, gentil Berger, dit incontinent Daphnide, ne croyez point Hylas, vous sçavez assez quel il est, & j'aurois trop de desplaisir que vous eussiez ceste opinion de moy. Madame, respondit Sylvandre, nous nous faisons souvent de semblables reproches, Hylas & moy, & toutefois, nous ne nous croyons guere l'un l'autre : Mais, Hylas, dit-il, se tournant vers luy, tu te trompes fort, si tu crois que je n'ay point de cognoissance de ceste belle Dame : j'aurois en vain esté si longuement parmy les Massiliens, & il faudroit bien que j'eusse eu les oreilles bouchées, & les yeux clos, si je n'eusse ouy parler de son merite, ny veu sa beauté ; je sçay, Hylas, peut estre mieux que

toy, qui est la Belle Daphnide, qui Alcidon, & qui le grand & redoutable Roy Euric. Peut estre te raconterois-je plus particulièrement la prise qu'il fist, & de la ville des Massiliens, & de celle d'Arles, qu'autre qui le voulust faire, & pour-ce ne pense encor que je sois Berger, m'estonner par tes discours, n'ayant pas non plus que toy porté tousjours la houlette, & la pannetiere que tu me vois. Daphnide, alors prenant la parole : A la verité, dit-elle, Hylas, ce Berger monstre qu'il ne me cognoist pas mal, & je croy aux paroles qu'il tient, qu'il en sçait plus que vous ne pensiez : mais gentil Berger, dit-elle, si ce ne vous est importunité, dites nous où vous avez appris ce que vous racontez. Madame, respondit Sylvandre : J'ay esté longuement dans les escolles des Massiliens, où vostre nom esté tant chanté des Bardes, qu'il n'y a personne qui ne l'ait ouy. Et comment estes vous maintenant, dit-elle, en ceste contrée, avec cest habit de Berger, & qui vous y retient ? la fortune, dit-il, m'y a conduit, & l'amour m'y retient. & moy, dit Hylas, l'amour m'y a conduit, & Alexis m'y retient. & qui est, dit-elle, en sousriant, ceste bien-heureuse Alexis : c'est celle-là, continua Hylas, qui vous fera rougir de honte, & paslir d'envie, la voyant si belle, qu'il n'y a beauté qui puisse esgaler la sienne. Vous en dictes beaucoup, Hylas, respondit-elle, pour n'estre pas creu, & trop pour estre creu du tout. Que diriez vous, replicqua-t'il, si je vous en disois autant qu'il y en a, puis que n'ayant seulement que commencé d'en parler, vostre croyance est si foible, si vos yeux ne me servoient bien-tost de tesmoins contre vous mesme, je m'efforcerois de vous tesmoigner par mes paroles : mais je me remets à eux, & au jugement qu'ilz en feront, mesme que j'espere que ce sera si tost, que vous souvenant encores de mes paroles, vous advoüerez en vostre ame qu'elles sont veritables, si ce n'est que vous m'accusiez de n'en avoir pas dit assez. Alcidon, alors prenant sa parole, pour l'amour de vous, Hylas, dit-il, on vous advoüera que vostre maistresse est belle : mais qu'elle surpasse Daphnide, si les paroles me deffailloient pour soustenir le contraire, j'y mettrois le sang. & moy, dit Hylas, d'un visage fort serieux, tant qu'il ne faudra que les paroles pour soustenir ce que j'ay dit ; je le main-tiendray contre qui que ce soit : mais soudain qu'il faudra y employer du sang, je ne le quitteray pas seulement à vous, mais à tous autres qui voudront soustenir le contraire : Car je fay profession de parler, & non pas de tuer, chacun se mit à rire, & de telle sorte, qu'Alcidon ne peut luy respondre de long temps.

Sans doute leurs discours eussent continué plus longuement, s'ilz ne se fussent trouvez si pres de la maison d'Adamas, qu'ilz furent contraints de se taire pour la considerer, cependant, Alexis pour avancer d'autant le contentement qu'elle se promettoit de la veuë d'Astrée, s'estoit accoudée sur une fenestre qui regardoit du costé de la plaine, & discouroit avec Leonide du prochain contentement qu'elle attendoit : mais, lors apperçeut ceste belle & grande troupe, s'assurant qu'Astrée en estoit, elle tressaillit toute & à mesure qu'elle se venoit approchant, elle alloit aussi discernant, tantost une Bergere, & tantost un Berger de sa cognoissance : mais, lors qu'elle recogneut Astrée ; O Dieu, que devient-elle ! elle demeura longuement la veuë sur elle, sans dire mot, comme ne pouvant saouler ses yeux de cest agreable object, en fin, avec un grand souspir, & la monstrant du doigt à Leonide, la voilà, dit-elle, la plus belle, & la plus amiable Bergere de l'Univers, & apres s'estre teuë pour quelque temps, elle se recula un pas de la fenestre, & pliant le bras l'un à l'autre sur l'estomac : mais, ô Dieu, dit-elle, comment m'oseray-je presenter devant ses yeux, puis qu'elle m'a commandé le contraire ? Vous voicy encore, respondit Leonide, en vostre vieille erreur, n'avez vous pas assez debatue avant que venir icy, ces mesmes considerations avec Adamas, & avez vous desja oublié les raisons, que si prudemment il vous a rapportées ? Ne croyez pas, replicqua Alexis, que je les aye oubliées : mais, je sçay bien aussi, que comme que ce soit, Astrée me verra, & je la verray qu'elle parlera à moy, & que je parleray à elle, & n'est-ce pas cela, contrevenir à ce que elle m'a defendu : va-t'en, me dit-elle. Je me souviendray toute ma vie de ces cruelles paroles : va-t'en, desloyal ! & garde toy bien de te faire jamais voir à moy, que je ne te le commande. La Nymphe qui vit bien, que si ce discours passoit plus outre, il ne pouvoit que donner beaucoup d'inquietude au Berger, pour ne le continuer d'avantage, elle luy respondit, il ne faut plus Alexis, vous remettre devant les yeux ces considerations, la pierre en est jetée, & il n'est plus temps de demander conseil, si vous devez voir Astrée, les choses sont en tel estat, que de necessité, il faut passer plus outre : mais, voicy bien l'heure que vous devez monstrer, que vous estes homme, & que vous venez de cest Alcipe, de qui le courage a tant esté estimé de chacun : Il faut, dis-je, que changeant de visage & de façon, vous receviez Astrée, sans vous estonner, & qu'à son abord vous ayez tant de puissance sur vous mesme, que personne ne s'apperçoive de ce que vous

voulez tenir caché : Car, il faut que vous sçachiez que les premieres impressions sont celles qui durent le plus long temps, & sur lesquelles on fait un plus seur jugement, & pour-ce resolvez-vous à vous déguiser, de sorte, que ceux que vostre habit abusera ne puissent estre detrompez par voz actions ! Ha, Madame, dit Alexis, que ceux qui sont sains, donnent aisément conseil aux malades ! Ne voilà pas desja une faute, reprit Leonide ; Pourquoy ne m'appellez vous vostre sœur & non pas Madame, puis que vous sçavez bien, que comme Adamas veut que j'appelle Paris mon frere, de mesme, il m'a ordonné que je vous nommasse ma sœur, & si vous faites autrement, quel soupçon, ne donnerez vous point de vous mesme ? Voyez vous, Alexis, vostre visage ressemble si fort à celuy de Celadon, que si vous voulez qu'il ne soit point recogneu, il vous faut user d'un grand artifice pour le déguiser. Ma sœur, respondit Alexis : puis qu'il vous plaist que je vous nomme de ceste sorte, je m'estudieray de n'y plus faillir : mais souvenez-vous que jamais personne ne fut plus empeschée que vostre miserable sœur, en ceste occasion, & que si la fortune ne luy aide, je ne sçay comment elle pourra tromper les yeux d'Astrée, envers laquelle elle n'a jamais usé de feinte, ny de déguisement. C'est aux occasions, dit la Nymphe, qu'il faut faire paroistre ce que nous voulons ; efforcez vous un peu, & faictes, comme on dit, de necessité, vertu : & vous assurez que l'autorité d'Adamas est si grande, & sa preud'homie telle, en l'opinion de chacun, que pour peu que vous vous y aidiez, il n'y a pas apparence que l'on entre en doute que vous ne soyez sa fille.

Elle parloit de ceste sorte, quand Adamas ayant esté adverty de la venuë d'Astrée, entra dans la salle pour rassurer un peu Alexis, qui ne fut pas une petite prudence : car elle estoit tant hors d'elle-mesme, qu'il estoit bien necessaire de la preparer à ceste rencontre, de peur qu'estant surprise, elle ne donnast trop de cognoissance de ce qu'elle estoit, & lors qu'ilz estoient plus avant en discours, on les vint advertir que toute ceste troupe estoit desja dans la basse-court du chasteau, Alexis changea tout de couleur, & les jambes luy tramblerent, de sorte, qu'elle fut contrainte de s'asseoir, Leonide qui s'en prit garde, à fin de mieux couvrir leur dessein, dit à Adamas, qu'il seroit à propos de fermer les vantaux des fenestres, & ne laisser que fort peu de jour dans la salle : à fin que l'on s'apperceust moins des changemens du visage d'Alexis, & que cest artifice seroit encore à propos pour empescher que la grande chaleur n'entrast si fort dans le

logis, le Druide qui trouva cest advis fort bon, le commanda à ceux qui l'estoient venu advertir de l'arrivée des Bergeres : mais s'ilz estoient bien empeschez de leur costez, Astrée ne l'estoit guere moins du sien, à qui le cœur battoit de telle sorte, qu'elle en estoit elle mesme toute estonnée, ce qui la contraignit, s'approchant de Phillis, de luy dire à l'oreille : Je vous prie ma sœur, trouvez quelque excuse pour nous faire un peu arrester icy : car j'advoüe que l'esperance que j'ay de voir en Alexis le visage de Celadon, me met si fort hors de moy, que je crains, si je n'ay le loisir de me rassurer un peu, de donner trop de cognoissance de ce que je desire de cacher à chacun : mais particulièrement à ces Estrangers, Phillis qui estoit advisée, s'approchant de Daphnide. Madame, luy dit-elle, n'estes vous point lasse de ceste aspre montée, si vous le trouviez à propos, je m'asseure que toute ceste compagnie seroit bien ayse, de reprendre un peu d'haleine, avant que de monter à la salle, quant à moy, dit-elle, je suis bien de cest advis, & je n'osois le proposer, de peur de vous deplaire à toutes, Hylas qui ne pouvoit souffrir qu'on luy retardast le contentement de voire sa chere Alexis. Madame, dit-il, si vous n'estiez en si bonne compagnie, je ne voudrois pas vous laisser seule : mais, puis que cela est, vous ne trouverez pas mauvais, que j'aïlle dire que vous venez : Car j'ayme mieux reprendre haleine aupres d'Alexis, & contenter mes yeux des beautez que j'ay laissées dans la maison, que d'estre icy, & ne contempler que les statuës qui sont dans les Niches de ces murailles, à ce mot, sans attendre personne, ny mesme la responce de Daphnide, il monta l'esca[llier], au haut duquel, à l'entrée de la salle, il rencontra Adamas, Leonide, & Alexis, & parce qu'ilz avoyent jugé tous trois, que l'amour de Hylas serviroit beaucoup à couvrir ce qu'ilz vouloyent tenir caché, ilz luy firent la meilleure chere qu'ilz peurent, & mesme le Druide apres l'avoir embrassé, en sousriant, luy dit : il est aisé à cognoistre, qui de toute ceste troupe est le plus de nos amis : si la haste, dit Hylas, que j'ay eu de venir le premier, vous en a donné quelque cognoissance, le retardement que je mettray à m'en aller le dernier, ne vous en donnera pas moins : Mais je voudroy bien que ma venuë fust aussi agreable à toute vostre compagnie, comme elle a esté désirée de moy : il n'en faut nullement douter, dit Leonide, n'est il pas vray, ma sœur ? J'advoüe, respondit Alexis, que quant à moy, j'en reçois beaucoup de contentement. Hylas alors s'approchant d'elle, voyez vous belle Alexis, dit-il, assez bas, comme je ne suis guere difficile à contenter, pourveu que de

vous trois, vous seule l'aye agreable, ce m'est assez : & quoy, reprit Leonide, feignant fort à propos d'en estre faschée, estimez vous, glorieux Berger, si peu le reste de la compagnie, je vous assure que je m'en vengeray, & qu'avant que la journée se passe, vous vous repentirez du mespris que vous avez fait de moy : Elle profera ces paroles, avec un visage severe, & representant fort bien ce faint mescontentement : mais Hylas, qui de son naturel, ne se soucioit de femme du monde, que de celle qu'il aymoît, je m'en repenti-ray, dit-il, lors que la belle Alexis se repentira de ce qu'elle a dit, & jusque à ce que cela soit, si vous ne voulez perdre voz peines, ne cherchez point de vous venger de moy, & lors qu'elle s'en repentira, ne prenez non plus la peine de faire ceste vengeance : car le déplaisir que j'en auray, sera si grand, que vous n'y sçauriez rien adjouster. Mon serviteur, respondit Alexis, tant que vous m'aimerez, ceste vengeance ne se fera donc : car vostre bonne volonté m'est trop chere.

Il vouloit respondre, lors qu'Adamas l'interrompit, luy demandant qui estoyent les Bergers qui venoyent : je suis bien ayse, mon pere, luy respondit-il, que vous m'avez fait souvenir de le vous dire : car en partie, j'ay devancé ceste troupe pour vous en advertir, & je l'avois oublié, tant la veuë d'Alexis m'empesche de penser ailleurs. Sçachez donc qu'Astrée, Diane, & Phillis y sont, & plusieurs autres des hameaux voisins : ensemble, quelques Estrangeres, comme Florisse, Circene, & leur compagnie : mais cela ne m'eust pas convié de vous en venir donner advis, n'eust esté la rencontre que nous avons faite en chemin de la belle Daphnide, & du gentil Alcidon, qui déguisez avec des habits de Berger, viennent en ceste contrée chercher la fontaine de la verité d'amour : Car Daphnide est la plus estimée Dame de la Province des Romains, & Alcidon le aymé Chevalier de Thierry, & du grand Duric, & par ainsi, vous voyez que je ne suis pas le seul Estranger qui changeant mon habit, me déguise de celui de Berger, pour vivre heureusement en ceste contrée. Adamas luy respondit, est-il possible que ce soit ceste belle Daphnide, de qui le grand Euric Roy des Visigots a esté tant amoureux ? & Hylas luy ayant respondu que c'estoit celle-la mesme, Il continua, Encore que je ne l'aye jamais veuë, je ne laisseray pas de la cognoistre, parce que j'en ay un pourtraict, qu'on m'a assuré luy estre fort ressemblant, si ce n'est que l'habit qu'elle porte m'en empesche.

Leurs discours eussent bien continué d'avantage, s'ilz n'eussent esté

interrompus par la venuë de toute la troupe : Car Astrée, encore que ce fust elle qui fust cause du retardement, ne pouvant se priver plus long temps de la veuë de ce visage tant aymé, en fist signe à Phillis, qui pour complaire à sa compagne, s'adressant à Daphnide, & à Paris, leur dit tout haut, Hylas par son impatience nous empesche de reprendre halaine à nostre aise, nous contraignant de le suivre : Car que dira Adamas, quand il sçaura par luy, que nous sommes icy ? Vous avez raison, dit Daphnide, & prenant Astrée, & Diane par la main, elles s'acheminèrent toutes de compagnie, & parce que l'escallier estoit large, elles marchoyent toutes trois ensemble, & le reste de la troupe venoit confusément apres. Adamas, les attendoit à l'entrée de la salle, où il les receut avec le meilleur visage qui luy fust possible, & feignant de ne point cognoistre Daphnide, ny Alcidon, il adressa sa parole aux Bergeres de sa cognoissance, & leur dit en sousriant, & quoy glorieuses Bergeres, vous mesprisez de sorte vos voisins, que si je ne m'en fusse plaint, ma fille eust esté long temps icy sans que vous eussiez daigné de la venir voir. Astrée qui prit garde qu'encore qu'il parlat à toutes, toutesfois il addressoit sa parolle particulièrement à elle, luy respondit aussi pour toutes : c'est ainsi[,] mon pere, que les choses qui dependent de plusieurs, sont bien souvent retardées, encores qu'elles soyent jugées devoir estre faites promptement. Cette excuse, dit Adamas, n'est guere bonne, & me semble que chacune de vous en particulier me devoit ceste recognoissance d'amitié, pour celle que je vous porte à toutes. Lors Diane prenant la parole, mon pere, dit elle en sousriant, vous sçavez bien que plusieurs ayment mieux donner que de payer ce qu'ilz doivent, mais si nous avons fait cette faute, nous n'en sommes pas demeurées sans chastiment, nous privant si long temps de voir la chose du monde qui merite le plus d'estre veuë. Et à ce mot, apres avoir salüé Leonide, Astrée s'advança pour en faire de mesme à la déguisée Alexis, mais quelle devint elle, quand elle jetta les yeux sur son visage ? & quelle devint Alexis, quand elle vit venir Astrée vers elle pour la baiser ? mais en fin, ô amour ! en quel estat les mis tu toutes deux, quand elles se baisèrent ? la Bergere devint rouge comme si elle eust eu du feu au visage, & Alexis transportée de contentement, se mit à trembler comme si un grand accez de fièvre l'eust saisie. Hylas, qui avoit remarqué de quel courage sa maistresse avoit salüé cette Bergere, en devint si jaloux, qu'il ne peut souffrir qu'elle la tint plus long temps en ses bras, & cela fut cause qu'il les separa, & que Diane

eust le loisir d'entrer en la place d'Astrée, & apres elle Phillis, & puis le reste de la troupe : Mais Adamas qui desiroit de couvrir le plus qu'il luy estoit possible les changemens de visage, & les troubles de l'esprit de sa fille, apres que les premieres salutations furent faictes, & que confusement toute la troupe fut entrée dans la salle, il mit Alexis au lieu le plus obscur, & lors qu'il voulut les faire asseoir, il fist semblant de prendre garde à Daphnide, & à toute sa suite : & pour ce, s'adressant à Thamire, il luy demanda fort haut qui estoyent ces belles Estrangeres. Hylas, luy dit-il, mon pere, vous en dira plus de nouvelles que moy, s'il vous plaist de prendre la peine de luy en demander : Car je ne puis vous en dire autre chose, sinon que les ayant rencontrées en venant icy, il nous a dit qu'elles estoyent des principales Dames de la Province des Romains. Lors Paris s'approchant d'Adamas, luy dit, que c'estoit la belle Daphnide, & le renommé Alcidon, si cogneus, & pour la beauté, & pour le merite dans la cour du grand Euric. Le Druide feignant de n'en avoir rien sçeu encore, fist semblant de se courroucer à Paris, de ce qu'il ne l'en avoit point adverty : & lors, s'adressant à elle, Madame, luy dit-il, Pardonnez à mon ignorance, & accusez vostre habit, si je ne vous ay pas rendu l'honneur qui vous est deu. Mon pere, respondit Daphnide, quand je me suis deguisée de cette sorte, ce n'a jamais esté en intention d'estre recogneuë en ceste contrée, où je ne suis pas venuë pour y tenir le rang de Daphnide, mais seulement pour y trouver le remede que les Dieux m'y ont promis. & je croy bien que sans Hylas, j'eusse peu achever mon voyage aussi incognuë que je le desirois, mais puis que sa rencontre m'en empesche, je vous supplie, mon pere, que la cognoissance que vous avez de moy, ne vous porte pas à ces devoirs de respect & d'honneur desquelz vous parlez : mais à m'ayder à trouver les remedes que les Dieux m'ont fait esperer de recevoir en cette contrée. Adamas avec beaucoup d'honneur & de submission, luy respondit qu'il essaieroit de la servir en tout ce qu'il seroit capable ; & que toutefois, il ne pretendoit pas se dispenser pour cela de l'honneur qu'il luy devoit, & lors, luy presentant une chaire, & de mesme à Alcidon, & à tout le reste de la compagnie, chacun ayant pris sa place, Astrée se trouva aupres d'Alexis, & Leonide de l'autre costé, qui empescha que Hylas ne se peut mettre aupres de sa nouvelle maistresse, & par-ce qu'il luy sembloit qu'elle s'amusoit trop avec Astrée, & qu'il ne pouvoit souffrir de se voir privé si long temps de son entretien, il l'alloit interrompant, & la contraignoit bien souvent de

luy respondre. Phillis prit garde au visage d'Astrée qui l'ennuyoit, & qu'elle eust bien voulu en estre deschargée, pour entretenir plus commodement ceste Druides, si ressemblant à son Berger tant aymé, & pour descharger sa compagne d'une telle importunité, elle dit à Hylas : Mon feu serviteur, venez vers nous, encore ny a il que les anciennes amitez ; cette maistresse que vous estimez si fort est si belle, qu'elle ne faict pas grand cas de vous : revenez donc vers moy, qui vous ayme, & vous estime comme vous meritez. Hylas qui estoit passionnement amoureux d'Alexis, ma feu maistresse, dit-il à Phillis, vous ne prenez pas garde à qui vous parlez, quand vous mettez en avant ces anciennes amitez : car il suffit de les nommer telles pour me les faire hayr ; Et pour vous monstrier que ce n'est pas d'aujourd'huy que j'ay cette opinion, oyez des vers que j'ay faictz il y a long temps sur ce subject, lors que venu de Camargue, j'estois encore sur les rives de l'Arrar, & que selon la coustume aux Bacchanales nous nous desguisions pour dancier, & lors s'approchant de Phillis, il dit tels vers :

AMOUR AUX DAMES,
CONDUISANT LES VENTS
pour dancier.

STANCES.

*Je suis amour, cet enfant
Qui commande à toute chose,
Et qui de tous triomphant,
De tout à mon gré dispose :
La jeunesse, les apas,
Et les ames sans malices
Le ris, le jeu, les esbas
Sont mes plus cheres delices.*

*Enfant j'ayme les enfans,
Chacun ayme ses semblables,*

*Et des vieux je me deffans
Comme d'amour incapables ;
Où sont aiguisez mes dards,
Où sont mes flambes esprises,
Qu'entre les enfans mignards
Et leurs jeunes mignardises ?*

*Aussi j'ayme la beauté,
Qui comme nouvelle rose
Soubz les rayons de l'esté
N'est encores bien esclose :
Et tiens pour un grand malheur
D'aymer long temps une belle,
Car plus que la vieille fleur
J'ayme l'espine nouvelle.*

*Qui veut donc suivre l'amour
Ayme une tendre jeunesse,
Qu'il change de jour en jour
Pour tousjours d'une maistresse :
Ne ralumer le tison,
Que les loix veulent qui meure :
Amour est vieux & grison
Quand il dure plus d'une heure.*

*Mais je ne sçay toutefois,
Quelle est l'erreur estrangere,
Qui meslant parmy mes loix
Sa doctrine mensongere,
Vient enseigner à l'Amant
Une nouvelle science,
Que quelques-uns vont nommant
Du faux tiltre de Constance.*

*Elle dit qu'il faut aymer
Jusque dans la sepulture,*

*Et qu'on doit mesestimer
Qui cherche une autre aventure :
Voire comme si son mieux,
Chacun ne devoit pas suivre :
A quoy serviroyent les yeux ?
Et pourquoy faudroit-il vivre ?*

*Or pour deffendre les miens
D'une si grande folie,
A ceste heure je m'en viens
Des cavernes d'Eolie :
Où dans de profonds cachotz
Pres du centre de la terre,
Les vents qu'on y tient enclos,
Sans cesse se font la guerre.*

*Je les ameines avec moy,
Ces vents legers, ô mes Dames,
Pour vous inspirer ma Loy,
Et pour chasser de voz ames
Avec la legereté,
Qu'ilz ont eu en leur naissance.
Ceste opiniastreté,
Que vous appelez constance.*

*Venez donc troupeau leger,
Venez je vous en supplie,
Dedans ces cœurs vous loger
Pour chasser ceste folie :
Faites que d'orenavant,
A bien aymer on s'apreste :
Mais qu'Amour comme le vent
Meure soudain qu'il s'arreste.*

*Esloignez, esloignez vous,
O vous ames trop austeres,*

*De mes autels & de nous,
Et de mes sacrez mysteres :
Non vous ne meritez pas
D'avoir part à nostre gloire,
Contentez vous du trespas
Dont nous aurons la victoire.*

Si vous voulez donc continuë Hylas que je revienne vers vous, ne me parlez plus de ces anciennes amitez, car je tiens pour ma devise :

*Un[e] heure aymer c'est longuement,
C'est assez d'aymer un moment.*

Et ne pensez que l'estime que vous dites faire de moy me puisse attirer, car on ne se soucie guere d'estre estimé des personnes de qui l'on a quitté l'amitié, & qui nous sont indifferentes. Sylvandre prenant la parole pour Phillis, La reputation, dit-il, que chacun desire si fort, qu'est-ce autre chose que ceste estime que tu mesprise tant ? & si elle est mesme estimable parmy les ennemis, pourquoy ne le sera-t'elle, Hylas, parmy les personnes que tu as tant aymées ? Je voy bien, respondit foiblement Hylas, que Sylvandre n'a pas la place qu'il desire, non plus que moy, & que pour descharger sa colere sur quelqu'un, il me vient faire des comptes, dont les nourrissees endorment leurs enfans : Mais, Sylvandre mon amy, contre la mauvaise fortune il faut avoir bon cœur, & cependant nous contenter de dire que ce siecle est fort depravé, que les faveurs ne suivent jamais les merites, & que quelque jour la fortune cessera de nous persecuter.

Hylas parloit de ceste sorte à Sylvandre, parce que Leonide, pour favoriser Paris, avoit mis Diane au milieu, de sorte que Sylvandre ne pouvant s'en approcher, s'estoit mis entre Celidée & Florice, ce qui estant recogneu de chacun, fut cause qu'ilz se mirent tous à rire de ceste response. Et Phillis particulièrement qui dit. Il faut avoüer, Sylvandre, qu'à ce coup il nous est advenu comme à celuy qui veut separer deux personnes qui ont l'espée en la main, & qui se mettant au milieu en demeure blessé, encore qu'il n'ayt point de querelle. Si vous n'aviez point, respondit Sylvandre, esprouvé bien souvent que les armes de Hylas n'ont ny pointe, ny tranchant, je ne m'estonnerois pas tant que je fais de ce que vous dites : Mais, Bergere, l'ayant essayé tant de fois, je ne sçay comment vous pouvez

avoir ceste opinion. Ne vous en estonnez, dit la Bergere, car il a changé d'armes, maintenant il ne combat plus sous les siennes : & celles dont il vous a blessé sont empruntées d'une personne qui a accoustumé de vaincre. De ceste sorte, respondit-il, je vous avoüeray une partie de ce que vous dites. Et moy, interrompit Hylas, je diray avec plus de verité, que vous ne scauriez ny l'un ny l'autre me blesser, ny de voz armes, ny de quelque autre que vous puissiez emprunter : Car entre voz mains, pour bonnes qu'elles soyent, elles demeureront sans force contre moy. Et entre les miennes, dit Florice, qu'en direz vous ? Que je ne me souviens plus, respondit-il, si vous en avez jamais eu. Vous ne direz pas ainsi de moy, adjousta Circene. J'avoüeray, dit il, que quand je ne vous vy que peu, Je vous aymay beaucoup, & quand je vous vy beaucoup, je ne vous aymay que fort peu. Sa veuë, dit Palinice, a faict en cela comme le scorpion qui guerit la blessure qu'il a faicte, mais je m'asseure que vous ne direz pas cela de moy. De vous, dit-il, comme s'il eust esté estonné, &, par Hercule, dites moy, comment vous appelez vous, afin que je sçache si vostre nom ne me blessera point mieux que vostre visage ? Je voy bien, reprit Stiliane qu'il n'y a que moy qui l'ait peu vaincre. Le peu, respondit Hylas, que je demeuray dans vostre prison monstra assez quelle fut vostre victoire. A la verité, continua-elle, vous en sortistes, mais ce ne fut pas sans payer vostre rançon. Si je vous ay payée, replicqua-t'il, je ne vous doy plus rien, & si vous pensiez de me pouvoir surmonter aussi aisément que vous fistes, vous vous tromperiez fort ; je suis bien devenu plus grand guerrier que [je] ne l'estois pas, & je vous conseille de ne vous y point hazarder ; car voz armes ne sont pas d'assez bonne trampe pour fausser les miennes. Croyez Stiliane, adjousta Carlis, que Hylas n'est que pour moy, & que comme j'ay esté la première qu'il a aymée, je dois estre aussi la dernière : N'est-il pas vray Hylas ? Souvenez vous luy dit-il, Carlis, qu'il est certain que tout revient à son commencement, & que tout ainsi qu'au commencement que je vous vy, je ne vous aimoy point, de mesme aussi la dernière fois que je vous revoy, je n'ay point d'amour pour vous. Il n'y eust personne qui se peut empescher de rire, oyant les gracieuses responses de Hylas, qui continuerent fort long temps, cependant qu'Alexis & Astrée parloyent ensemble. Mais encore qu'il semblast qu'Alexis deust bien employer ce temps, que la fortune luy concedoit, si est-ce qu'elle demeura long temps sans sçavoir par où commencer, estant empeschez par tant de

considerations, que peut estre ceste commodité se fust escoulée inutilement si Astrée n'eust commencé de parler. Car ceste déguisée Druide voyant devant elle celle qui luy avoit faict le commandement de ne se faire jamais voir à elle, craignant d'estre recognuë, ou à la voix, ou à la parolle, ou en quelque une de ses actions, estoit de sorte interdite, qu'elle n'osoit ouvrir la bouche : ce qu'Astrée attribuoit au peu de privauté qui estoit entre elles, ou bien qu'ayant esté nourrie parmy les Vierges Druides, & ne sçachant guere des affaires de ceste contrée, elle ne sçavoit que luy dire : Mais la Bergere estoit bien deceuë, puis que ce qui l'empeschoit de parler, c'estoit pour en estre trop sçavante. Et par-ce que ce visage qui luy representoit celui de Celadon aussi bien en la memoire que devant les yeux, luy donnoit un extreme desir de gagner les bonnes graces d'Alexis, qui ne luy estoient desja que trop acquises, elle fut la premiere à rompre le silence de ceste sorte :

Quand je considere la beauté de vostre visage, & les graces dont le ciel vous a advantagé par-dessus toutes les plus belles de nostre âge, je l'appelle presque injuste, d'avoir voulu priver si long temps ceste contrée de ce qu'elle a jamais produit de plus rare, en vous cachant parmy les vierges Druides si loing de nous : Mais quand je me remets devant les yeux que de tout ce qui est en l'Univers, il n'y a rien d'assez digne pour servir la grandeur de Dieu, je dis qu'il est tres-juste d'avoir fait choix de vous, comme de la chose du monde la plus parfaicte. Pleust à Dieu, dit froidement Alexis, que les perfections que la civilité vous fait dire estre en moy, y fussent aussi veritablement que tous ceux qui vous voyent les recognoissent en vous : à fin que je fusse en quelque sorte aussi digne de servir nostre grand Thautates, que d'affection, je dedie le reste de mes jours à son service. Je ne rougirois pas belle Bergere, de vous ouyr tenir ce langage, qui me reproche plustost ce [qui] me deffaut, qu'il ne me represente ce que je suis. Je serois marrie, reprit Astrée que vous eussiez si mauvaise opinion de moy, que de croire que je ne sçache recognoistre en quelque sorte les perfections qui sont en vous, car encores que le ciel m'ait fait naistre Bergere, & ne m'ait donné guere plus d'esprit qu'il en faut pour vivre parmy les bois, si est-ce que comme la clarté du Soleil est veu par tous les cieux ausquelz elle esclaire, quoy que plus ou moins, selon qu'ilz en sont capables, de mesme m'est il permis de voir voz perfections, & en recognoistre assez pour les admirer, quoy que j'avoüe que plusieurs autres

à qui Thautates aura donné plus de jugement les remarqueront mieux : mais ne les sçauroyent estimer d'avantage que je fais. Je ne contrediray jamais, replicqua Alexis, à un si favorable jugement, mais je prieray seulement Dieu, que quand vous m'aurez mieux cogneuë, vous ne le revocquiez point. Car encores que mon dessein, ny ma profession ne me doive pas laisser en ce lieu fort longuement, si est-ce que ce me sera tousjours un extreme contentement d'estre aux bonnes graces de toutes celles qui vous ressemblent, & particulièrement de vous, de qui j'ay désiré il y a long temps, la recognoissance & vous assure que ce desir me faict laisser mes compagnes avec moins de desplaisir quand je sçeus que je verrois Astrée. Madame, respondit Astrée, ceste faveur en toute façon est extreme : car si vous en avez eu la volonté si esloignée de nous, ce bon-heur ne peut estre mesuré, & si c'est seulement pour nous obliger que vous le dictes, ne sommes nous pas bien-heureuses que ceste pensée ayt esté en vous ? Mais je diray bien avec verité, que la nouvelle de vostre venuë remplit tout ceste contrée & de tristesse & de joye ; de tristesse oyant dire vostre maladie, & de joye nous assurant de recevoir cet honneur de vous voir : Et toutefois, dit Alexis, belle Bergere, vous avez tant retardé de venir icy, que si autre que vous me le disoit, je ne le croirois pas : Mais pour changer de discours, dites moy je vous supplie, à quoy passez vous ordinairement le temps, car on m'a faict entendre que la plus heureuse vie du monde est celle des Bergers, & Bergeres des forestz. Elle est, dit Astrée, veritablement heureuse pour ceux qui n'ont point estez plus ayez de la fortune : car vous sçavez, Madame, que ceux qui ont esté heureux, quand ilz perdent une partie du bien qu'ilz ont possédé, ressentent plus de déplaisir que s'ilz avoyent esté tousjours malheureux. Il est vray, dit Alexis, mais en vostre vie champestre & retirée, je ne croy pas que vous soyez guere subjectz à ces coups de fortune. Nous ne le sommes pas tant, dit Astrée, que ceux qui vivent dans les cours, & dans le maniemment du monde : mais tout ainsi que les lacs, encor qu'ilz soyent moins spacieux que la mer, ne laissent d'avoir leurs orages & leurs tempestes, de mesme est-il de nous, car nous avons aussi nos infortunes & nos malheurs : Et je sçaurois bien qu'en dire, ayant depuis peu perdu presque en mesme jour, & mon Pere & ma Mere, perte qui m'a de sorte affligée, que je ne pense pas de long temps m'en pouvoir remettre : Et y-a-t'il long temps, respondit Alexis, car il me semble d'en avoir ouy parler ? Il y a environ quatre ou cinq lunes, dit la Bergere, jour

qui me sera à jamais deplorable : & à ce mot elle fit un grand soupir. Il est bien ennuyeux, dit Alexis, de perdre ceux à qui on est obligé de porter tant d'affection, si n'y a-il rien si naturel que de voir mourir le Pere avant les enfans : encore vous doit-ce estre une grande consolation, qu'ilz vous ont laissé en âge de vous sçavoir conduire. Une des choses, dit Astrée, qui m'a aussi vivement touchée en leur mort, c'est que presque j'en suis la cause. Il est certain, dit Alexis, que vous me remettez en memoire d'en avoir ouy dire quelque chose, & me semble qu'on me raconta qu'ilz s'estoyent noyez en voulant vous retirer d'une riviere où vous estiez tombée. Pardonnez moy, Madame, dit Astrée, il est vray que je tombay dans la malheureuse & diffamée riviere de Lignon, voulant ayder à un Berger, qui s'y noya : & parce que les mauvaises nouvelles sont incontinent portées, ma mere Hypolite le sçeut, & comme on augmente tousjours au compte, on luy dit qui je m'y estois noyée : elle fut surprise d'une si grande frayeur, que jamais depuis elle ne se peut remettre, & mourut incontinent apres, & mon pere du regret de sa perte la suivit bien-tost ; Et ainsi je fus privée en mesme temps & de Pere & de Mere. Astrée ne peut raconter ces choses sans estre fort esmeuë, & Alexis de mesme, mais faignant que c'estoit la compassion, elle luy dit ; Et qui estoit le pauvre Berger qui se noya ? Je ne croy pas, dit froidement Astrée, que son nom soit cogneu de vous : il se nommoit Celadon, & estoit frere de Licidas que vous voyez icy. Est-ce, continua Alexis, Celadon filz d'Alcippe & d'Amarillis ? C'est celuy la mesme, dit Astrée. Je cognoy son nom, respondit Alexis, & je me souviens d'en avoir ouy fort souvent parler : Ce fut à la verité, un malheureux accident. Je vous assure, Madame, reprit Astrée, que depuis ce temps là, il semble que toute sorte de plaisir soit banny de nostre rivage, car autrefois on ne voyoit que jeux & resjouyssances parmy nous ; à ceste heure chacun est saisi d'un tel assoupissement qu'on ne jugeroit jamais que nous fussions ceux que nous sou lions estre : & quant à mon particulier, j'en ay bien eu du sujet, ayant perdu un Pere & une Mere qui me tenoyent si chere, que maintenant me voyant traicter autrement par mon oncle, entre les mains de qui je suis tombée, je le ressens doublement : mais, Madame, je vous entretiens d'ennuyeux discours ; Pardonnez moy s'il vous plaist. Tant s'en faut, replicqua Alexis, que vous m'obligez infiniment, & me faites un extreme plaisir de me raconter ces particularitez qui vous touchent : car outre que vostre merite, & vostre vertu obligent chacun à vous estimer, il

faut que vous croyez que particulièrement je desire que vous m'aymiez, & pour-ce continuez si vous me voulez faire plaisir. Madame, dit Astrée, si Dieu m'a faict ceste grace de vous donner ceste bonne volonté à mon avantage, je la reçois pour tres-grande, & vous jureray, si toutefois vous me le permettez, & que vous ne pensez que ce soit outrecuidance, que dez le moment que j'ay eu l'honneur de vous voir, il y a eu quelque chose qui m'a tellement donnée à vous, que rien ne m'en retirera que la mort.

Alexis vouloit respondre, & peut estre fussent ilz entrez bien avant en discours, si la jalousie de Hylas ne l'en eust empeschée : mais luy tout effrontément ne pouvant plus supporter ceste longue conference entre les deux Amants, se vint mettre à genoux devant Alexis, & luy prenant une main, la luy baisa avant qu'elle s'en fut pris garde, tant elle estoit attentive à son discours : mais s'en estant apperceuë, elle retira sa main, & luy dit : Et quoy mon serviteur, ces belles Bergeres de Lygnon ont elles accoustumé de vous permettre ces familiaritez ? Les Vierges Druides, d'où je viens, trouveroyent cela fort estrange. Ma Maistresse, dit Hylas, tout ainsi que je ne me conduis pas selon les incivilitez de ces Bergeres dont vous parlez, aussi ne devez vous pas suivre les austeritez de ces Druides, autrement ny vous ny moy n'en recevrons pas beaucoup de contentement. Je ne sçay, dit Alexis, ce que vous voulez dire, mais si fay bien qu'il vous faudra avoir de fortes raisons pour m'empescher de suivre les exemples de ces saintes Vierges, parmy lesquelles j'ay esté si longuement nourrie. Je croy bien, dit froidement Hylas, ce que vous dites, mais vous devez aussi penser, qu'il ne vous faut pas de moindres persuasions pour me faire changer de naturel. Je serois bien marry, respondit Alexis, de vous contraindre d'en changer : car je vous veux bien tel que vous estes, mais permettez que la Loy soit egale entre nous, c'est le moins que, comme à vostre Maistresse, vous me devez accorder ; Il est vray, dit Hylas, mais comment l'entendez vous ? Je l'entends, continua Alexis, que comme je vous veux bien tel que vous estes, que vous me vueillez telle que je suis, & qu'ainsi sans que vous changiez ny moy aussi, ny d'humeur, ny de complexions, nous nous entre-aymions tousjours comme nous avons commencé. Je veux bien, dit Hylas, une partie de ce que vous dites, mais l'autre n'est pas selon mon intention ; Et je crains que vous n'ayez trop appris parmy ces Clergesses de Carmites : Chacun se mit à rire du discours de Hylas ; & cependant Adamas entretenoit Daphnide & Alcidon de ceste sorte.

Madame, luy disoit-il, je ne doute point que ce ne soit pour un bon sujet que vous soyez venuë en ceste contrée ; car autrement vous n'eussiez pas pris une si grande peine, vous qui estes nourrie & eslevée dans les douceurs & delicatesses de la Cour, & qui luy avez longuement servy de lustre & de Loy : Et je n'aurois garde de vous en demander la cause, si ce n'estoit que vous m'en avez desja dit : Car cognoissant par là que vous attendez quelque service de moy, le desir que j'ay de vous en faire, me rendra plus hardy à vous supplier de me le dire, afin que je vous y serve & selon vostre merite, & selon mon devoir. Mon pere, respondit Daphnide, & l'assurance que j'ay en vostre preud'hommie, & la necessité que j'ay de vostre assistance me ferõt tousjours remettre en voz mains & ce secret, & un plus grand encore si j'en pouvois avoir. Et je dis si j'en pouvois avoir, car je ne croy pas que jamais il s'en presente un qui soit plus important pour moy que celui-cy. J'estimeray, dit le Druide, ma condition plus heureuse, lors que j'auray plus de moyen de m'employer pour vostre service : Et pour vous faire paroistre combien j'ay fait d'estime de vostre merite, avant que d'avoir eu l'honneur de vous voir, si vous voulez prendre la peine de voir une gallerie qui est en ceste maison, vous verrez que vostre pourtraict y est au rang qu'il merite. Je n'eusse jamais creu, dit Daphnide, que chose si peu digne d'estre ny veuë, ny conservée, eust esté si soigneusement recherchée par le grand Adamas : toutefois puis que cela est, je veux croire que les Dieux qui sont bons, vous ont donné ceste curiosité, a fin de m'aider en ceste occasion dont tout mon repos & contentement peut proceder. Et pour vous dire apres que c'est, je le feray avant que de partir d'aupres de vous, aussi a ce esté la principale occasion qui m'a conduit icy : Ce pendant, mon Pere, dites moy je vous supplie, en quel lieu de ceste contrée est la fontaine de verité d'amour, & par quel moyen je pourray y aller ? Il est fort aisé, dit le Druide, de vous dire en quel lieu est ceste fontaine : car elle n'est pas loing d'icy, mais je croy impossible maintenant que vous y puissiez aller, pour les dangereux enchantemens qui y ont esté faits à cause de Clidaman & de Guyemants, il y a quelques Lunes, par lesquelz il y a des lyons, & autres animaux sauvages qui y ont esté mis pour la garder, lesquelz ont tant de force & d'agilité, qu'il n'y a point d'apparence que par force on y puisse rien faire. S'il ne faut, dit Alcidon, que mettre la vie pour le service de Madame, elle aura bientost le contentement qu'elle desire. Je croy bien, dit froidement le

Druide, que si la valeur & le courage pouvoient quelque chose contre les enchantemens, la belle Daphnide auroit ce qu'elle desire par le vaillant courageux Alcidon : Mais il faut que vous sçachiez que toute la force de tous les hommes ensemble, ne sçauroit rompre le moindre sort qui se fasse ; d'autant que les esprits qui sont d'un genre superieur aux hommes, sont tellement puissans, qu'un seul pourroit par sa propre puissance ruiner tout l'Univers, si le grand Thautates, pour la conservation des hommes ne les en empeschoit. Or ces esprits par les conventions qu'ilz font avec les hommes qui se nomment Magiciens ; (quoy que ce nom soit trop honorable pour eux) s'obleigent si estroictement à executer ce qu'ilz promettent, qu'il n'y a force humaine qui les en puisse empescher : de sorte, que pour en voir la fin, ou il faut recourre aux vœux & aux supplications : afin que Hesus, le Dieu fort, fléchy par noz Sacrifices, les rompe ; ou bien, il faut attendre que le temps prefix, & les conditions ordonnées par ceux qui ont fait l'enchantement aviennent. Et quelles sont les conditions, dit Alcidon ? Elles sont, adjousta Adamas, veritablement estranges ; car l'enchantement ne peut finir que par le sang & la mort du plus fidel Amant & de la plus fidelle Amante, qui fut oncques en ceste contrée. Voila, dit Daphnide, un estrange sort, & qui ne peut estre que malheureux. Pourveu, reprit Alcidon, que l'Amante se peut trouver, je fournirois bien de ce fidele Amant. Ouy, respondit Daphnide en sousriant, pourveu qu'aymer en divers lieux, fust fidelité. Puissiez vous seulement replicqua-t'il, produire aussi bien les tesmoignages de la vostre, qu'Alcidon yroit librement mettre sa vie en ce hazard. Je vous assure, dit Daphnide, que je ne suis point si desesperée, que de me vouloir faire mourir pour faire finir cet enchantement, & s'il ne doit jamais prendre fin que par ce moyen, ce ne sera pas moy qui esprouveray l'avanture. Si est-ce, Madame, adjousta Alcidon, qu'il semble que les Dieux ayent ceste volonté puis qu'ilz nous ont commandé d'y venir. J'obeiray, dit Daphnide, tant qu'il me sera possible à la volonté des Dieux ; mais pour me faire faire ceste preuve, il faudra bien qu'ilz me le commandent plus clairement & plus absolument. Voila que c'est, replicqua Alcidon, que d'une foible amitié. J'avoüe, dit-elle, que si cela tesmoigne la foiblesse de la mienne, vous aurez tousjours plus d'occasion de la croire telle : car je ne sçaurois me resoudre à estre sacrifiée pour le public. Outre que n'y ayant rien que j'ayme maintenant, pourquoy serois-je tant hors de moy, que de me vouloir priver de vie pour quelqu'un, puis qu'encor que

j'aymasse plus que je ne sçaurois dire, je ne le voudrois pas faire. Et, que j'estimerois celuy hors du sens qui seroit de contraire opinion ! n'y ayant pas grande apparence que celuy qui ayme bien, vueille se priver de la veuë, de la presence, voire de la jouyssance de ce qu'il ayme pour mettre fin à un enchantement.

Mais, mon Pere, dit-elle, se tournant vers Adamas, je voy bien qu'Alcidon me contraint de vous descouvrir le sujet qui nous ameine icy, s'il vous plaist que [nous] nous retirions à part, je le feray tres-volontiers, à condition que vous nous donnerez le conseil que vous jugerez le meilleur. Madame, dit le Druide, je voudrois vous pouvoir aussi bien conseiller, que d'affection je m'offre à vous rendre toute sorte de service ; Et s'il vous plaist nous laisserons icy toute ceste bonne compagnie, & vous prendrez la peine de venir en une gallerie qui est pres d'icy, où vous ne serez accompagnée que de ceux que vous appellerez. A ce mot se levant, Adamas s'adresse à Leonide, à Paris, & à Alexis, & leur commanda de demeurer avec ces belles Bergeres & gentilz Bergers, attendant qu'il conduiroit Daphnide dans la gallerie ; Et vous Hylas, dit-il, luy mettant une main sur l'espaule, je vous supplie, d'entretenir ceste bonne compagnie, & comme l'un de nos meilleurs amis, faire l'honneur de ma maison. Encor, dit froidement Hylas que j'aye plus accoustumé de faire plus le des-honneur que l'honneur des maisons où je me trouve, si est-ce que pour vous obeyr, je le feray, pourveu que ma Maistresse me promette de faire ce que je luy diray : Chacun sousrit de ceste response de Hylas, & Alexis mesme qui mettant la main sur les yeux comme si elle eust eu honte, luy dit d'une fort bonne grace, vous voudriez, peut estre, mon serviteur, vendre voz parolles trop cherement. Non, non, dit incontinent Hylas, je ne veux que parole pour parole. Si cela est, dit Alexis, & qu'Adamas me le permette, je le veux bien. Priez donc, ma belle Maistresse, dit-il, toute ceste troupe, & Hylas avant tous les autres, de vous tenir compagnie pour tout aujourd'huy, & un peu plus long temps encores si vous voulez : car il n'y auroit pas apparence que tant de bons amis se separassent si tost. Adamas qui fut fort aise de ceste requeste, prenant la parole avant qu'Alexis peut respondre. Je vous assure Hylas, dit-il, que je vous en prie tous de bon cœur, & que celuy qui ne m'accordera ceste demande, me desobligera grandement. Et moy respondit incontinent Hylas, je vous dy pour tous, que nous vous obeïrons, & d'aussi bon cœur que vous nous en priez, & de plus, qu'encor que tous

les autres s'en voulussent aller, j'y demeurerois plustost tout seul, pour vous rendre preuve de la puissance que vous avez sur moy. Je vous assure Hylas, interrompit Daphnide, que vous avez merveilleusement bien proufité en este contrée, & que vous y avez de sorte appris la civilité, que quand vous serez en Camargue, vous en pourrez tenir escole. Madame, dit Hylas, si tous mes escoliers devoient estre semblables à ma Maistresse, je ne dy pas que je n'en prisse la peine ; mais autrement, croyez que je ne voudrois pas leur enseigner ce que j'en sçay, si ce n'est qu'il y en eust quelqu'une comme vous. Vous m'obligez de me mettre à l'egal de ceste belle Dame, dit-elle monstrant Alexis. Pardonnez moy, Madame, reprit incontinent Hylas, je n'ay jamais pensé à faire ceste faute : aussi faudroit-il bien un plus sain jugement que le mien, qui est desja tellement prevenu par l'affection que je porte à celle que vous dictes, que je ne puis ny voir, ny juger chose quelconque qui ne soit à son avantage.

Daphnide eust respondu si elle eust ouy ces parolles, mais elle s'estoit desja fort esloignée, sans s'amuser à luy, & avoit emmené avec elle Alcidon, Stiliane, Carlis, & Hermante, le reste demeura dans la salle, où la collation leur fut apportée, attendant l'heure du soupper.

Fin du second Livre de la troisieme partie d'Astrée.

LE
TROISIÈSME
LIVRE DE
LA TROISIÈSME
*partie de l'Astrée de Messire
Honoré d'Urfé.*

Daphnide admira ceste gallerie d'abord qu'elle y fut entrée : mais plus encores quant elle l'eut considerée quelque temps : aussi la disposition des raretez en estoit si admirable, & la curiosité si merveilleuse, qu'elle se pouvoit dire sans pareille : car outre ce qui estoit des Gaules, encor y avoit-il tant d'autres singularitez des Provinces plus esloignées, qu'il falloit par force admirer, & le soing de celuy qui les avoit assemblées, & le jugement qui les avoit si bien disposées : Entre les fenestres, les Provinces de la Gaule y estoient si bien representées, & avec de si justes distances, que les cartes en estoient parfaites, n'y ayant pas mesme esté oublié la remarque des lieux, où quelque chose de signalé avoit esté faite comme l'espouventable siege d'Alexia, & les diverses batailles de Cesar : & par-dessus ces cartes estoient les pourtraits des Roys des Gaules, commençant au grand Samathes, & finissant à ce Francus, qui pour estre absent, laissa l'administration de ses Estatz aux Chevaliers, & Druides de la Province : On voit apres le grand Cæsar, & de suite tous les Empereurs jusques à Valentinian troisieme, les Roys de la grande Bretagne, d'Allemagne, d'Espagne. Et ce fut sur ces derniers où Daphnide de fortune arresta les yeux, parce qu'elle apperçeut les noms & le visage de quelques-uns, & entre autres de Torismond & de Thiery son frere, & du vaillant Euric pres duquel elle se veit peinte, telle qu'elle estoit en l'aage de 18. ou 20. ans : Elle tint longuement les yeux dessus, & apres les retournant sur le pourtraict d'Euric, elle ne se peut empescher de soupirer, & de dire : O grand Euric que la journée fut malheureuse, qui te ravit à ton sceptre & aux tiens, & que j'ay bien occasion de te regretter, puis qu'il ne m'a pas esté permis de te suivre. Madame, [reprit] Alcidon, il faut advoüer que la perte

du grand Euric à esté generale, mais elle eust esté encore plus grande, si la vostre y eust esté adjoustée, & pensez vous que les Dieux en vostre conservation, n'ayent pas eu soing de moy ? Vous vous trompez, Madame, car leur bonté est telle, qu'ilz ne rejectent jamais les justes supplications qui leur sont faictes : c'est pourquoy je me suis estonné, dit Daphnide, puis qu'ilz ne les rejettent point, pourquoy la mienne n'a pas esté exaucée, qui a esté faicte avec tant de justice, & de raison : car y-a-t'il rien de plus juste ou de plus raisonnable que d'accompagner en la mort celuy qu'on a tant aymé en la vie ? Adamas qui prenoit garde que ce discours ne pouvoit estre que fort ennuyeux à ceste belle Dame, l'interrompit en la conviant de s'asseoir, & la suppliant de conformer sa volonté à celle du grand Thautates, & de croire que toutes les choses estoient si sagement disposées par luy, que la prudence humaine estoit contrainte d'advoüer, qu'elle estoit aveugle au pris de la sienne. Lors Daphnide s'asseyant aupres d'Adamas & le reste de la compagnie, elle reprit la parolle de ceste sorte.

HISTOIRE
D'EURIC, DAPHNIDE
ET ALCIDON.

Je sçay bien mon Pere, que le grand Thautates faict toutes choses pour le mieux : car nous aymant comme l'œuvre de ses mains, il n'y a pas apparence qu'il defaille d'amitié envers nous : Mais si me permettiez vous de dire que tout ainsi que les medecines que l'on fait prendre au malade pour sa santé, ne laissent d'estre ameres & difficiles à avaller : de mesme ces coups que nous recevons de la main du grand Dieu, encores qu'ilz soyent pour nostre bien, ne laissent d'estre bien pesans à qui les reçoit, & que celuy qui se plaint de ce que Dieu ordonne, manque veritablement à ce qu'il doit : mais que celuy qui gemit, & se deult de l'aigreur des coups, ne fait que payer les tributz de sa foiblesse & de son humanité. J'advoüe que les biens que j'ay reçeus de sa main sont sans nombre, & que les faveurs surpassent de beaucoup les adversitez que j'ay euës : mais d'autant que nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, je suis contrainte de dire que les desplaisirs que j'ay reçeus, m'ont presque effacé la memoire de mes

bon-heurs. Et que pour ce subject, estant resoluë de me retirer des orages du monde, il n'y a rien qui m'en ait empesché, que la poursuite que ce Chevalier m'a faite, que je nomme importunité quand je parle à luy : mais qu'à vous, je peux avec plus de verité appeller du nom d'opiniastreté. Et parce que c'est l'occasion qui nous conduit en ceste contrée. Je vous supplie, mon Pere, de me permettre de vous raconter ce qui s'est passé entre nous, afin que la fontaine de la Verité d'Amour nous estant deffenduë, nous puissions par vostre bon conseil & advis, sortir de la peine où nous sommes tous deux.

Sçachez donc que Thiery ce grand Roy des Visigots, estant si honorablement mort en la bataille donnée aux champs Cathalauniques contre Attile, il laissa plusieurs enfans apres luy, non seulement successeurs à sa couronne : mais aussi à son courage & à sa valeur ; Celuy qui recueillit sa succession, le premier fut Torrismond son fils aîné : celuy cy estant receu, & couronné dans Toulouse, fit dessein de mettre son principal estude, non seulement à estendre les limites de son Royaume, mais aussi à le rendre plein de Chevaliers & de Dames, les plus accomplis qu'il luy seroit possible. Et il sembla que le ciel en mesme temps se pleust d'ayder & favoriser ceste volonté. Car jamais Ataulfe ny Walia ses predecesseurs, ny mesmes le grand Thiery son Pere, n'avoit eu tant d'accomplis Chevaliers, ny tant de belles & sages Dames que ce grand & genereux Roy. Ma fortune voulut qu'en ce temps là je fus menée à la Cour par ma Mere qui y estoit retenuë, par les charges que mon Pere y avoit : je ne pouvois avoir alors que quinze ou seize ans : mais j'avoüeray bien que je ne cedois à autre de mon aage, en la bonne opinion de moy-mesme, fust pour l'assurance de ma beauté (que la flaterie des hommes qui m'approchoient m'avoit donnée) fust pour l'amour que chacun porte à soy-mesme (qui me faisoit juger toutes choses plus parfaites en moy que aux autres) tant y a qu'il me sembloit que j'attirois les cœurs aussi bien que les yeux de tous ceux qui estoient en la Cour. Le Roy mesme, qui estoit l'un des plus accomplis Princes qui eust jamais esté entre les Visigots, n'avoit point des-agreable de me veoir & de me caresser : mais d'autant qu'il n'y avoit point de conformité en noz aages, il se retira de moy, considerant bien que cet amour est convenable à un plus jeune qu'il n'estoit pas.

En ce mesme temps Alcidon estoit aupres de luy, & je puis dire sans le flatter, encor qu'il soit icy, que c'estoit le Soleil de la Cour, & que la

beauté de son visage, la parfaite proportion de sa taille, son adresse, sa bienséance en toutes choses, sa douce humeur, sa courtoisie, sa valeur, la vivacité & gentillesse de son esprit, sa générosité, & bref tant d'autres perfections qui le rendoient recommandable, luy acqueroient au jugement de tous, l'avantage en toutes choses sur tous les plus relevés & estimés de son temps. Aussi le Roy qui estoit infiniment desirieux que sa Cour esclairast par toute l'Europe, & que les grands & vertueux desseins de ses Chevaliers la rendissent plus recommandable aux autres nations, voyant le mérite d'Alcidon en ceste tendre jeunesse, en voulut prendre un soing particulier, s'assurant bien que si ceste plante estoit soigneusement cultivée, il en naistroit des fruictz si doux & si estimables, qu'il en recevroit du contentement, & sa Cour de la gloire.

Ne rougissez point Alcidon, de m'ouyr parler de vous si avantageusement en vostre presence : je veux, dit-elle se tournant vers luy, que vous sçachiez que la haine que justement je vous porte, ne m'empesche pas de voir ny de dire la verité : & parce qu'elle s'arresta, comme si elle eust voulu qu'il respondit. C'est, dit-il, ce qui m'estonne que vous voyez en moy des choses si cachées, que peut estre tout autre qui me cognoistra bien, vous contredira, & que vous ne vueillez voir ny croire mon extreme affection : & mesme estant telle, qu'autre que vous qui me cognoisse ne la peut ignorer. Et quand j'ay longuement debatü cela en mon ame, en fin je n'en puis trouver autre raison, sinon que peut estre vous estes de l'humeur de ceux qui loüent tousjours ce qui est à eux, & lors qu'ilz s'en veulent défaire, c'est lors qu'ilz font paroistre de l'estimer d'avantage. Nous vuiderons, dit elle, ce differend une autre fois ; & reprenant le fil de son discours, elle continua de ceste sorte.

Torrismond ayant faict dessein de rendre Alcidon le plus accomplý qu'il seroit possible, & sçachant bien que les plus belles actions, & les plus genereux desseins prenoyent naissance de l'Amour, afin de luy en mettre les semances en l'ame, il luy commanda de m'aymer & de me servir. Alcidon qui n'estoit pas si jeune (encor qu'il n'eust à peine atteint la dix-huictiesme année de son aage) qu'il ne jugeast bien quelle faveur le Roy luy faisoit, & que tout son advancement despendoit de luy obeyr, se resolut de ne manquer aucunement à ceste ordonnance qui eust tant de force sur son ame, que comme si c'eust esté un arrest mesme prononcé par le destin, il se donna à moy, autant qu'en cet aage il le pouvoit estre. Et parce que

pour nourrir la jeunesse, en tous les honnestes exercices qu'il se pouvoit, Le Roy faisoit tenir le bal fort souvent, avec des courses de bagues, des joustes, & des tournois ; il advint que bien-tost apres qu'Alcidon eust receu ce commandement le bal se tint en la presence de Torrismond & de la Royne. On avoit de coustume de se parer quand le bal se tenoit : de fortune ce jour là, comme si c'eust esté à dessein, luy & moy nous trouvasmes vestus de blanc. Et parce qu'il desiroit faire cognoistre au Roy combien il vouloit obeyr à ses commandemens, lors que le grand bal commença, il me vint prendre, dequoy le Roy s'apperçeut, & remarquant que la jeunesse de l'un & de l'autre ne nous p[er]mettoit pas la hardiesse de nous pouvoir parler, il s'en print à rire, & dit à ceux qui estoient autour de luy : je ne sçay qui a assemblé ce couple, mais si c'est la fortune, elle monstre en cela qu'elle n'est pas tant aveugle qu'on la dit : car je ne croy pas qu'il s'en puisse faire un plus à propos. Ilz sont aussi innocens que leurs habitz le monstrent, & je m'asseure qu'ilz n'ont pas eu encor seulement la hardiesse de se dire un mot. Et il advint comme le Roy le disoit : Car le jeune Alcidon (soit par honte, ou que quelque estincelle d'amour qui commençoit de s'espandre en son ame, le retint en ce respect) laissa passer tout le soir sans parler à moy, qui de mon costé estant encore sans dessein, ne l'y conviay point mettant tout mon estude à estaller aux yeux de chacun, les beautez que plusieurs en me flatant me disoient estre en moy.

Depuis ce jour ceste affection s'alla bien augmentant, & avec tant de force, que si amour pour moy luy lioit le cœur, en eschange il luy délioit bien la langue pour raconter & alleguer son mal ; & j'avouë que ses merites & ses services donnoyent tant d'eloquence à ses parolles, que je fus en fin persuadée qu'il m'aimoit, & peu apres qu'il meritoit d'estre aymé. Durant ce temps il s'advança de sorte aux bonnes graces de son maistre, qu'il n'y avoit charge aupres de luy pour grande qu'elle fust à laquelle il ne deust raisonnablement aspirer : & d'effet apres luy avoir donné un si libre accez aupres de sa personne, qu'il n'y avoit lieu si retiré qui luy fust interdit, il luy en donna une des plus belles de sa couronne, encor que peut estre son bas aage, en eust esloigné un autre : mais tant d'aimable perfections rendoient sa jeunesse si recommandable, que l'œuvre mesme de la Cour ne blasma point l'eslection que le Roy en avoit faict. Mais, ô sage Adamas, dans le comble de ces prosperitez, Torrismond cogneust bien peu apres, qu'il n'y a rien en ce monde de durable, & que la fortune, que avec raison

on peut peindre à deux visages, à fin d'entremesler les maux aux biens, ne veut pas que les humains ayent tousjours la veüe de l'un seulement : mais leur monstre tantost l'un tantost l'autre, selon qu'il luy plaist de se tourner : Car ce grand Roy au milieu de son Royaume & de toutes ses forces, fut malheureusement tué par un Myre que les Romains nomment Cyrurgien : ce meschant parricide (tel peut on bien nommer qui tuë le pere du peuple) estant appellé pour saigner le Roy, & au lieu de le saigner comme on a accoustumé, luy couppa de sorte la veine, qu'il ne peut jamais estancer le sang, soit qu'il le fit par mesgarde, ou par meschanceté, tant y a que le Roy voyant ce malheureux accident, de colere prit un cousteau de la main gauche, & en tua le Myre : mais cela ne luy servit de rien, car il le suivit incontinent, & mourut bien-tost apres, au grand desplaisir de tous ses subjectz.

Jugez mon pere si ceste mort inopinée ne fut pas bien effroyable aux plus asseurez, & à plus forte raison à ma mere & à moy ; elle fut cause qu'aussi tost que nous peusmes, nous nous retirasmes en la Province des Romains, où estoit nostre bien & noz maisons, craindant quelque tumulte dans ce Royaume, privé d'un si grand Roy. Quant à Alcidon son desplaisir fut tel que l'on croyoit qu'il ne vivroit pas ; & sans que je le redië à ceste heure, il sçait combien que je ressentis ses ennuis, & regretant sa perte, comme nostre amitié me le commandoit, encore qu'il eust de telle sorte oublié & moy & les promesses d'amitié qu'il m'avoit faictes, que je n'eus jamais de ses nouvelles durant tout ce temps.

A Torrismond succeda son frere Thiery qui en mesme temps prit la Couronne des Visigots, & le desir de l'augmenter ; & pour en trouver subject, ayant sçeu que le Roy des Sueves vouloit estendre ses limites dans l'Espagne, (quoy qu'il eust espousé sa sœur) il luy manda que s'il ne desistoit de ceste entreprise, il s'y opposeroit ; dequoy Richard ne faisant compte, (c'est ainsi que s'appelloit le Roy des Sueves) Thierry passa les Pirenées, le combatit & le surmonta. Thierry estant mort fort tost apres, Euric son frere luy succeda, qui par sa valeur se sousmit presque tous ses peuples revoltez : Et apres voyant comme les Romains, qui nous appelloyent leurs anciens amis, & confederez nous vouloyent sousmettre comme le reste des Gaules, il tourna ses armes vers nous, je veux dire, en la Province des Romains.

Je ne m'arresteray point à vous deduire par le menu ses victoires, car

cela sert fort peu à nostre discours ; je me contenteray de vous dire qu'il print la ville des Massiliens, & estoit venu assieger celle d'Arles, parce que jusques en ce temps là je n'avois point eu nouvelle d'Alcidon, & il n'avoit non plus eu de memoire de moy que s'il ne m'eust jamais veuë : Mais alors comme s'il se fut esveillé d'un profond sommeil, il se ressouvint de m'escire. Vous pouvez juger, mon pere, si un jeune courage, comme le mien, je veux dire, glorieux à outrance pour la bonne opinion que j'avois de moy-mesme, avoit resseny ce long silence que je ne sçavois de quel nom appeller, ne me pouvant figurer que ce peust estre mespris, me semblant que j'avois trop de merite pour estre mesprisée. Tant y a que pensant plus souvent en luy qu'il n'avoit en moy, j'avois cent & cent fois juré de ne me soucier plus de luy : & que quand il reviendrait à moy avec toutes les submissions qui peuvent estre imaginées, je ne le regarderois jamais autrement que d'un oëil indifferent. Et je ne nieray pas toutefois que ceste perte ne me touchast l'ame de quelque desplaisir, lors principalement que noz enfances me revenoyent en la memoire, & que je tournois les yeux sur le souvenir qu'il m'estoit resté de ses merites & de ses perfections. De sorte que quand je receus ses lettres, je demeuray irresoluë si je devois les lire, ou les renvoyer cachetées : en fin, il le faut confesser, l'Amour surmonta le despit : Car, je l'avoüe, je l'avois aymé, & ne m'estois peu encore si bien retirer de ceste affection, que je n'y fusse assez engagée pour me convier à sçavoir de ses nouvelles, & quel estat je pouvois faire de luy. Je rompis donc ce cachet, & leu telles parolles.

LETTRE D'ALCIDON
A DAPHNIDE.

Je ne sçay, Madame, si vous reconnoistrez plus ceste escriture, ou si vous aurez encores memoire du nom d'Alcidon, tant mes malheurs m'ont longuement esloigné de vous, & m'ont empesché de vous en faire souvenir par quelque bon service : si vous vous en souvenez encores, & que la perte des deux maistres tant ayez, & les loingtains voyages où les armes m'ont employé continuellement, me peuvent servir d'excuse envers vous, je vous supplie, Madame, & par la memoire du grand Torrismond & par la donation qu'il vous fit de moy, vouloir pardonner à mon silence, & au long temps que je n'ay eu l'honneur de vous voir, attendant que je puisse par vostre permission vous faire sçavoir de bouche, les occasions qui m'ont privé de ce bien ; & si vous voulez surpasser entierement mes esperances par vos faveurs, ordonnez moy en quel lieu il vous plaist que je reçoive ce contentement : & vous verrez qu'Alcidon ne fut jamais plus à vous que il l'est encores, & que les fruicts verds qu'il vous dedia vous ont esté fidelement conservez jusques en ceste saison, que vous le trouverez moins incapable de vous faire service, qu'en ce temps que vous luy fistes l'honneur de le recevoir pour vostre serviteur tres-humble.

Qu'est-ce, sage Adamas, que les flatteries dont amour abuse la jeunesse ? Je ne leus pas si tost ceste lettre ; qu'encores que je sceusse bien le contraire de ce qu'il m'escrivoit, toutefois je ne consentisse incontinent à me laisser voir à eux : il est vray, que craignant la legereté des hommes, & mesme des jeunes hommes : & particulierement celle d'Alcidon de laquelle les tesmoignages estoyent encor assez vifs en ma memoire. Je fis dessain au commencement de ne me monstrier point si volontaire à la premiere supplication : mais de le laisser un peu en ceste incertitude, afin de luy en donner plus de desirs, sçachant assez que l'Amour aspire tousjours à ce qu'il croit luy estre le plus deffendu ; & en ceste deliberation, je mis la main à la plume pour luy faire une dédaigneuse response, & telle que son silence de deux ans pouvoit meriter : mais quelque demon (je ne sçay si je

le dois dire bon ou mauvais) m'en empescha, me representant le merite d'Alcidon, sa jeunesse qui estoit excusable, les divers accidents qui estoyent survenus durant ce temps là : & bref les desirs qu'une affection mesprisée, faict concevoir en un jeune courage, de sorte que changeant mon premier dessain, je me resolus de le voir, en intention de luy faire apres payer cherement sa faute : si de fortune je le voyois bien embarqué à m'aimer en ceste resolution, je luy escrivis telles paroles.

RESPONSE
DE DAPHNIDE A
ALCIDON.

Ce n'est pas l'Amour, mais la curiosité, qui me conseille de vous permettre de me voir, ne prenez donc point le congé que je vous en donne à vostre avantage : mais soyez meilleur mesnager de la faveur, que vous recevez d'elle, que vous n'avez esté de celles que vostre enfance vous a faict avoir de moy. Et Adieu.

L'armée pour lors estoit autour d'Arles, & le grand Euric ayant pris la ville des Massiliens, faisoit dessain de forcer celle-cy, & de se rendre maistre de toute la Province des Romains, & de ruyner & ravager tous ceux qui ne voudroyent se sousmettre à luy : en ceste resolution, il renforce son armée & faict le dégât où il n'a pas esperance que ses armes puissent atteindre : ce fut lors que le Veniscin, le Reogois[,] les Tricastin, Aranses, & Kelviens, Valance & plusieurs autres sentirent la fureur de ses armes, cependant qu'il s'opiniastroit au siege de ceste forte ville, qui comme chef de ceste Province resistoit plus que tout le reste, tant pour la force naturelle que pour le grand nombre de gens de guerre qui s'estoyent jetté dedans.

Quant à mon Pere, lors que nous sortisme ma Mere & moy de la Cour, apres la mort de Torrismond, il se retira dans une place forte qu'il avoit dans l'Aquitaine : la charge qu'il en avoit, & son âge le luy commandant ainsi : car il avoit plus de deux siecles. Ma mere qui avoit redouté la guerre s'en estoit venuë pensant la fuir, dans la terre des Romains, & ce fut là où depuis elle fut la plus forte, il est vray que quant

elle y vit venir l'armée du grand Euric, elle se retira dans les extremitez du Veniscin, le long de la riviere de Sorgnes, où elle avoit une maison assez bonne, & une de ses sœurs mariée à quatre ou cinq lieuës de là avec un Chevalier des principaux de la contrée.

Lors que je reçeus les nouvelles d'Alcidon, ma mere se trouvoit mal, qui me donna commodité de pouvoir disposer plus librement de moy-mesme, car son mal procedant de son long aage, & non point d'autre maladie violente, à laquelle les remedes puissent apporter guerison, elle estoit bien aise que je me divertisse & passasse mon temps, tantost à me promener au long de la riviere, & tantost à visiter mes voisines, dont la plus part estoient de mes parens aliez. Je manday donc de bouche à Alcidon, par celuy qui m'apporta sa lettre, que s'il se trouvoit à Lers, qui est un Chasteau situé sur le rosne, le quatriesme de la Lune suivante, je le verrois, & que je choisissois ce lieu là ; parce que je sçavois bien que le maistre du logis estoit de ses amys, & serviteur du Roy Euric : mais qu'il y vint le plus secrettement qu'il pourroit, parce que si on sçavoit qu'il y fut, outre la fortune qu'il courroit, pour estre dans le païs de ses plus grands ennemis, encor ne me seroit-il pas possible d'y aller, pour ne donner sujet aux envieux de medire.

A ce mot, la belle Daphnide, pour quelque temps ; comme si elle eust pensé à ce qu'elle avoit encor à dire, elle passa la main deux ou trois fois sur son front, en fin, relevant le visage, & se tournant vers Alcidon ; je voulois continuer, luy dit-elle, mais il est plus à propos, que tout ainsi que j'ay dit ce qui me touche, vous racontiez aussi ce que vous avez faict, afin que le sage Adamas oyant ce qui est arrivé à un chacun de nous, il puisse estre mieux asseuré de la verité. Alcidon alors respondit, vous me commanderez tout ce qu'il vous plaira, Madame, & moy, j'obeyray tousjours à ce que vous m'ordonnerez plus promptement, & plus librement qu'il ne vous plaira pas de me le faire sçavoir : mais il me semble que vous blessez beaucoup la preud'hommie de ce grand Druide, quand vous dites qu'il aura plus de croyance à mes paroles, quant je parleray de ce qui me touche, qu'aux vostres : estant tres-certain que vous sçavez mieux ce que je faicts, & que je pense, que moy-mesme, puis que je ne fais ny pense rien que par vous : & cela est si vray ; que si vous aviez dy que ma vie fut une mort, je ne viv[r]ois pas un moment, tant tout ce qui est de moy, est sousmis à tout ce qu'il vous plaist d'ordonner, Adamas alors prenant la

parole, Seigneur Chevalier, dit-il, si j'estois autant amoureux de ceste belle Dame que vous l'estes, ceste creance pourroit bien avoir quelque lieu : mais cela n'estant pas, il est certain que ce que vous me direz de vous mesme, me donnera plus d'assurance de la verité, & puis que sa discretion vous en donnera l'autorité, vous ne devez point en faire de difficulté. Comment, interrompit Daphnide, que je luy en donne l'autorité ? non seulement cela : mais de plus, je le luy ordonne, afin que suivant ce qu'il dit, il ne puisse me desobeyr sans encourir le blasme d'une personne qui ayme plus en parole qu'en effect, Alcidon alors faisant une grande reverence ; ce tesmoignage, dit il, est bien foible, pour esgaler le desir que j'ay de vous obeyr : toutefois, il ny aura jamais rien qui me face contrevenir à voz commandemens. & lors il prit la parole en ceste sorte.

Je ne rediray point icy ce que ceste belle Dame a dit, ny moins veux-je entreprendre de m'excuser de ce qu'elle me blasme : car je m'asseure qu'il se trouvera quelque lieu plus commode, avant que ces discours finissent, auquel je pourray luy remonstrer mes raisons, & luy faire cognoistre la sincerité de mon affection : ou bien qu'elle me permettra, quant j'auray finy de raconter ce qu'elle m'ordonne, de me pouvoir deffendre, non pas contre elle, mais seulement contre les mauvaises impressions qu'elle peut avoir receuës de la calomnie dont je voy que mon innocence est accusé ; & par ainsi reprenant le discours, où elle l'a laissé, je diray seulement que quant sa response me fut donnée, & que de bouche je sçeu par luy, que je luy avois envoyé ce qu'elle me mandoit, & qu'il ne tiendroit qu'à moy que j'eusse le bon-heur de la voir. Jamais homme ne se creust plus heureux, ny ne fust plus constant, ny plus satisfait de la fortune que moy : cent fois je releus, & rebaisay la lettre qu'elle [m'escrivoit], & cent fois je me fis redire de ce qu'elle me mandoit, & à chasque fois j'embrassois ce fortuné messenger, & parce que c'estoit un homme en qui je me fiois grandement, & qui plusieurs fois m'avoit rendu preuve de sa fidelité, aussi s'il n'eust esté tel, je ne l'eusse employé à une affaire qui me touchoit si vivement : Je luy faisais cent & cent demandes d'enfant, ne me pouvant saouler de luy faire dire si elle estoit aussi belle que je l'avois veuë, si elle monstroit de m'aymer, & sur tout s'il n'avoit point recogneu qu'elle aymast quelque autre chose, & quant il me respondoit, selon mon desir, je l'embrassois avec un si grand transport, qu'il disoit qu'il ne vouloit plus m'en parler, puis qu'en luy faisant ces caresses, il craignoit que je ne

l'estouffasse entre mes bras.

Lors que Thierry mourut, il laissa sa Couronne, comme ceste belle Dame vous a desja dit, à son frere Euric, Prince qui pour ses grandes & vertueuses actions, acquist par le consentement de chacun, le tiltre & le surnom de grand, & qui me sembloit avoir esté conservé par le Genie de la Gaule, parmy tant de dangers, comme le seul des hommes capable de luy rendre & sa splendeur & son repos ; Or ce Prince ne succeda pas seulement à la couronne de ses freres : mais à leurs dessains & volonte, de sorte qu'il me prist en la mesme affection que Torrismond m'avoit faict paroistre, événement qui est assez rare au changement des Princes de qui les successeurs peu souvent affectionnent ceux que leurs devanciers ont aymez ; toutefois plus pour mon heur que pour mon merite j'eus ceste fortune, que comme j'avois esté eslevé par Torrismond, & maintenu par Thierry, je fus chery & favorisé du grand Euric, non plus comme enfant : mais comme homme en aage de luy pouvoir rendre le service auquel ses predecesseurs m'avoient obligé, & la bonne volonté du grand Roy, m'avoit tellement rendu familier aupres de sa personne, qu'il y avoit fort peu de chose que je luy puisse celer, & moins ce qui estoit de l'Amour que toute autre : parce que ce Prince encor qu'il fut grand en tout, surpassoit toutefois tous ceux de son aage en courtoisie & en amour. Ceste fois ny pouvant ny ne devant esloigner son armée sans son congé, je pris le temps qu'il estoit seul en son cabinet, où apres un petit sousris ; Seigneur, luy dis-je, trouverez vous bon que je propose une entreprise que j'ay extremement à cœur, & qu'ensemble, je vous supplie de me permettre de l'executer ? Alcidon, me respondit-il, vostre courage vous porte tousjours à ce qui est le plus dangereux, & je voudroy bien que vous fussiez meilleur mesnager de vous mesme que vous ne l'avez pas esté jusques icy : car encor que la fortune se fasse paroistre amie en quelques occasions, si est ce que une personne prudente ne la doit pas tenter si souvent qu'il l'ennuye, ou luy donne subject de luy monstrier l'inconstance de son humeur : toutefois, dites moy quelle est ceste entreprise ; & d'autant que j'y ay plus d'experience que vous, s'il y a apparence qu'elle se puisse faire, je le vous diray, ou bien je vous enseigneray comme elle devra estre disposée. Seigneur, luy replicquay-je en sousriant, si c'estoit de Mars que ceste entreprise dépendit, je croirois bien recevoir de vous, en la vous disant, l'instruction qu'il vous plaist me promettre : mais ne voulant en ce dessein

qu'Amour pour guide, Amour dis-je, qui est aveugle & enfant ; il n'y a pas apparence, d'y demander l'ayde de vostre prudence, ny experience. Le Roy alors m'embrassant, Ny mesme en cela, dit-il, Alcidon, mes advis ne seront point inutiles : car comme vous sçavez, que je ne suis pas moins soldat d'Amour que de Mars, & sur ce propos me prenant par la main, il ne me laissa aucunement qu'il n'eust appris de moy le nom de Daphnide, & le lieu où je devois aller : il l'avoit souvent ouy nommer, mais il ne l'avoit jamais veü, & sçavoit tres-bien par le rapport qu'on luy en avoit faict, que c'estoit une tres-belle Dame : cela fut cause qu'au lieu de me distraire de mon dessain, il m'offrit non seulement de m'y faire assister, mais de m'y accompagner luy mesme, & lors qu'il vit que je n'y voulois pas consentir, il m'ordonna d'y aller avec peu de personnes : mais sur des bons chevaux, & avec des gens qui n'eussent point peur du peril, parce que d'y aller fort accompagné, c'estoit donner trop de cognoissance à l'ennemy de mon passage. Que sur tout je ne sejourasse dans aucune ville ny bourgade : mais que je me resolusse de marcher d'une traicte, ou bien de repaistre dans quelque bois, en cas de necessité : mais me dit-il, souvenez vous, si ceste belle vous a faict paroistre sa volonté, de ne perdre point l'occasion : car outre que l'incomodité de la guerre vous empeschera de la voir fort souvent, & ainsi ne pourrez recouvrer les occasions perduës : encor faut-il que vous sçachiez qu'il y a une certaine heure en la volonté des femmes, que si on la rencontre, on obtient tout ce qu'on leur peut demander, & au contraire si on la pert sans s'en servir, jamais plus, ou pour le moins fort rarement se peut elle recouvrer, apres ces conseils d'Amour, & plusieurs autres, qu'il seroit trop long à raconter, il me donna congé de partir.

Le Chasteau de Lers, où Daphnide avoit choisi le lieu de nostre entrevenuë, estoit situé sur le bord de ce grand fleuve de Rosne, dans le Veniscin, & à la verité, ç'avoit esté avec beaucoup de jugement, que ceste belle Dame avoit fait ceste eslection, parce que le Seigneur de ce lieu là estoit serviteur, & Officier du Roy Euric, & le servoit en son armée en ce qui concernoit les machines de guerre, ayant commandement sur les Cathapul[t]es, Belliers, & Javelines & autres tels instruments, & de plus, estoit mon amy fort particulier, la femme du Chevalier estoit en quelque sorte parante de Daphnide, si bien qu'il estoit presque impossible de choisir un lieu plus commode, n'y ayant qu'un seul mal, que pour aller de nostre armée il falloit faire dix ou douze grandes lieuës, & tousjours dans les pays

de l'ennemy, & quoy que le peril fut grand, si est-ce que Amour qui me commandoit ce voyage, me fist clorre les yeux à tous les dangers que je pourrois courre pour luy obeyr.

Je prends donc avec moy, celuy qui m'avoit apporté la response de ceste belle Dame, tant pour l'assurance que j'avois en luy, que pour me servir de guide, parce qu'il sçavoit fort bien tous les chemins de cette contrée, y ayant esté eslevé & nourry ; & afin d'obeyr à ce que le Roy m'avoit commandé, je ne pris avec luy que deux autres Chevaliers, & ainsi tous quatre bien montez, nous nous mettons en chemin une heure apres disner, & sans estre recognus de personne ; nous commençons nostre voyage soubz la faveur d'Amour, qui fut bien telle, qu'apres avoir marché le reste du jour & toute la nuict suivante, sur le lever du Soleil, nous arrivasme à Lers, où la maistresse du logis me reçeut, avec tant de courtoisie que je creus au commencement qu'elle fut adverty du dessain qui me conduisoit : mais peu apres, je recogneus qu'elle n'en sçavoit rien, & que toute la bonne chere qu'elle me faisoit ne procedoit que de l'amitié qu'elle sçavoit que son mary me portoit : car elle monstra une trop grande curiosité de descouvrir le subject de mon voyage : cela fut cause que pour le couvrir mieux, je luy fis entendre que je marchois pour une affaire de tres-grande importance au service du Roy, & que n'osant aller de jour, de peur d'estre recogneu, je la suppliois de ne vouloir point dire mon nom, & de commander que la porte du Chasteau fut tousjours bien fermée, & que la nuict estant venuë, je partirois le plus secrettement qu'il me seroit possible ; elle comme tres-avisée, & tres-desireuse que le service du Roy, avec lequel son mary estoit, se fit mieux, y donna tel ordre, que fort peu de personnes sçavoyent dans sa maison mesme, que je fusse Alcidon, & d'autant plus que j'avois changé de nom en entrant.

Desja la moitié du jour estoit passée sans que j'ouysse aucune nouvelle de ceste belle Dame, ou pour le moins, si le jour n'estoit point tant avancé, il me sembloit bien tant je trouvois l'attente longue, qu'il fut encores plus tard, & j'en avois une telle impatience, qu'il estoit bien mal aysé qu'elle ne fut recognuë, pour peu que l'on eust eu de cognoissance de mon dessein. apres avoir quelque temps supporté ceste peine, le desir que j'avois de devancer par ma veuë, le bon heur que j'esperois recevoir ce jour là, me fit monter au plus haut d'une Tour, faignant de vouloir descouvrir le pays, il n'y eust petit hameau autour de nous, bois, ny coline, de qui je ne

demandasse le nom, ny Isle dans Rosne, ny rocher, de qui je ne m'enquisse, me semblant de mieux couvrir mon inquietude : mais rien ne me pouvoit contenter, quoy que ceste vertueuse Dame fist veritablement tout ce qu'il luy estoit possible, pour me rendre ce jour moins ennuyeux.

En fin apres une longue, & tres-longue attente, alors que je commençois de desesperer de mon bien : je vis venir un chariot du costé par où je sçavois qu'elle devoit arriver, & le monstrant à ceste honneste Dame, elle demeura quelque temps à le considerer, en fin s'estant un peu plus [ap]proché d'elle, se tourna vers moy : Si je ne me trompe, me dit-elle, ce chariot vient icy, & si c'est celuy que je juge, vous y verrez l'une des plus belles [filles] de ceste contrée, & qui est elle ? luy respondy-je assez froidement : je ne sçay, me dit-elle, si vous l'avez jamais veuë avec sa mere en la Cour du Roy Torrismond : mais [si] cela est, je m'asseure, que vous vous souviendrez bien de son nom : car encor qu'elle soit ma parente, je ne laisseray de dire avec verité, qu'il n'y avoit rien de plus beau qu'elle : encor qu'elle ne fut en ce temps là qu'un enfant : c'est, continua-t'elle, la jeune Daphnide ; à ce mot, je fis semblant de ne m'en souvenir que fort peu, & puis tout à coup ; si fay, luy dis-je ; je m'en souviens, elle avoit son Pere, & sa Mere avec laquelle elle demuroit : car elle n'estoit pas des filles de la Royne ? elle n'en estoit pas, dit-elle, pour un subject que peut estre vous n'aurez pas sçeu, car vous estiez trop jeune : mais en effect, c'estoit une pure jalousie de la Royne, qui avoit une opinion que Torrismond la vit trop d'un bon oeil, & toutefois je vous assure qu'en ce temps là ce n'estoit qu'un enfant comme vous jugerez bien, lors que vous la verrez, car il n'y a rien de si jeune qu'elle est encor. Comment, luy dis-je, Madame ? Je vous supplie que je ne la voy point, de peur que je ne sois decouvert, & mon entreprise ne soit rompuë : car si cela arrivoit, outre la fortune que je courroy, encor feroy-je un fort mauvais service au Roy mon maistre, qui pretend faire un grand effect sur les ennemis par ce moyen, elle respondit alors, que je n'eusse point de crainte de cela, tant parce que Daphnide à sa priere le tiendroit secret, que par ce que son Pere, comme je sçavois, estoit si affectionné au service du Roy, qu'elle n'avoit garde d'y faillir. Moy, qui mourois d'envye de la voir, je faigny toutefois de me laisser emporter à ceste persuasion, & en fin, je luy dis : Je suis tant serviteur de toutes les Dames, que je ne me puisse imaginer qu'il y en ait une seule qu'il me vueille faire mal : & puis, estant si belle que vous me

distes, je ne croiray jamais que il m'en puisse advenir un plus grand, que de ne la voir point. A ce mot, on vit que le chariot prenoit le chemin de la porte, qui nous assura que c'estoit elle ; & la maistresse du logis, toute resjouye de si belles hostesses, me prenant par la main, me dit : ne vous plaist il pas que nous les allions recevoir ? Allons, luy dis-je, en souspirant, allons nous remettre entre ses mains, peut estre que ceste submission nous garantira mieux que la resistance, puis que c'est ainsi que les ames genereuses sont surmontées plus aysément.

Avec semblables discours, nous donnasmes presque le loisir à ces belles Dames d'entrer dans la basse cour du Chasteau, où la maistresse du logis les alla recevoir, & leur disoit à l'oreille, l'hoste qu'elle avoit chez elle & qu'elles sçavoient y estre aussi bien qu'elle mesme : je dis elles, par-ce qu'avec la belle Daphnide, il y avoit deux de ses sœurs fort belles : mais non toutefois approchantes à la beauté de ceste belle Dame ; quant à moy, j'estois retiré dans une sale basse, d'où je faisois semblant de n'oser sortir, craindant d'estre apperçeu : mais il fust tres à propos pour descouvrir ma passion, que je fusse seul à l'arrivée, par ce que j'estois de sorte transporté, qu'il eust esté bien mal-aysé qu'on ne s'en fust apperçeu.

Ce qui se passa en ce beau & agreable rencontre & durant le sejour des belles en ce lieu, digne de remarque, nous le ferons sortir en son temps.

FIN.